

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

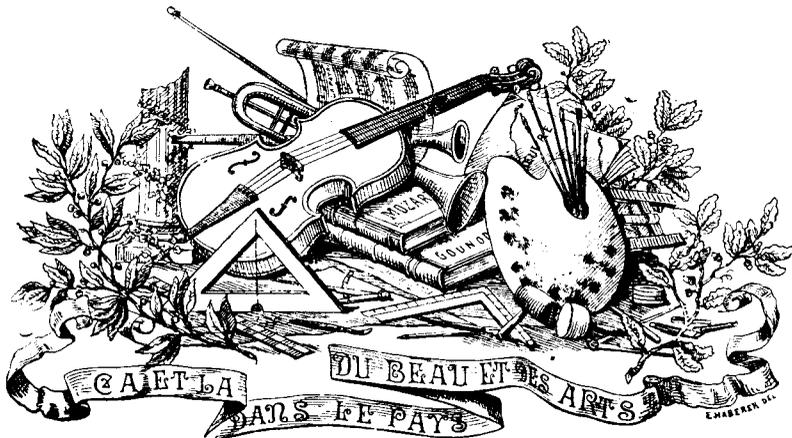
Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- |                                     |   |                                     |   |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/>            | Coloured covers /<br>Couverture de couleur  | <input type="checkbox"/>            | Coloured pages / Pages de couleur   |
| <input type="checkbox"/>            | Covers damaged /<br>Couverture endommagée   | <input type="checkbox"/>            | Pages damaged / Pages endommagées   |
| <input type="checkbox"/>            | Covers restored and/or laminated /<br>Couverture restaurée et/ou pelliculée   | <input type="checkbox"/>            | Pages restored and/or laminated /<br>Pages restaurées et/ou pelliculées   |
| <input type="checkbox"/>            | Cover title missing /<br>Le titre de couverture manque  | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/<br>Pages décolorées, tachetées ou piquées  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured maps /<br>Cartes géographiques en couleur  | <input type="checkbox"/>            | Pages detached / Pages détachées  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /<br>Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)  | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured plates and/or illustrations /<br>Planches et/ou illustrations en couleur   | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /<br>Qualité inégale de l'impression  |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /<br>Relié avec d'autres documents  | <input type="checkbox"/>            | Includes supplementary materials /<br>Comprend du matériel supplémentaire   |
| <input type="checkbox"/>            | Only edition available /<br>Seule édition disponible  | <input type="checkbox"/>            | Blank leaves added during restorations may<br>appear within the text. Whenever possible, these<br>have been omitted from scanning / Il se peut que<br>certaines pages blanches ajoutées lors d'une<br>restauration apparaissent dans le texte, mais,<br>lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas<br>été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion<br>along interior margin / La reliure serrée peut<br>causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la<br>marge intérieure. |                                     |   |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /<br>Commentaires supplémentaires:      Pagination continue.  |                                     |   |







## THERE'S NO PLACE LIKE HOME

D'APRÈS SIR EDWIN LANDSEER.

**L'**ARTISTE anglais ne s'attache d'ordinaire qu'aux genres secondaires de l'art, mais il excelle dans ces genres. Sir Edwin Landseer, animalier du plus haut talent, est un exemple frappant de ce que nous avançons. Il naquit à Londres en 1802. Il était le troisième fils de John Landseer, graveur de mérite et membre associé de l'Académie royale, où il enseignait son art. Le jeune Edwin reçut les premières leçons de dessin de son père, et continua ses études artistiques sous Benjamin Hayden, puis à l'Académie Royale.

Peu d'artistes ont saisi avec un aussi rare bonheur le caractère, la poésie intime, le trait d'union qui existe entre l'humanité et le monde qu'elle régit. Dans ses modèles favoris il découvre l'étincelle d'affection, la par-

celle de pensée, le lien qui les rattache au noble type de la création, et il nous intéresse à nos humbles inférieurs, en nous montrant en eux un reflet de nos émotions et de notre propre vie.

Il est difficile de regarder longtemps l'œil humide et douloureux de son *Cerf mourant*, sans se rappeler les souffrances, les émotions humaines.

N'entend-on pas le cri de détresse et d'angoisse de *la Veuve* dans cette autre peinture empreinte de la même poésie du désert ?

*Le Retour de la garenne* et *les Enfants gâtés*, associent les grâces de l'enfance à celles de ces natures imparfaites qui ont avec elles un certain attrait d'imprévoyance et de personnalité.

Que dire des tableaux de Landseer où le chien, l'animal favori du maître, est l'acteur : *Le Procès des chiens*, œuvre si justement célèbre à cause de la délicatesse avec laquelle les variétés de race y sont observées ; *Deux chiens*, tableau si rempli de vie ; *Dignité et Impudence*, où la vigilance du gardien robuste et confiant en sa force et la soupçonneuse irritation de la faiblesse spirituelle sont si finement caractérisées. Dans *le Chien du maître et celui du valet* ; dans ce grand lévrier au regard penseur, au poil soyeux, lissé et peigné chaque jour, *Maida*, la chienne favorite de sir Walter Scott ; comme dans *la Sentinelle*, on peut deviner les habitudes de leurs maîtres, presque dire leurs âges et leurs caractères.

Landseer s'est inspiré, dans le tableau que nous reproduisons, d'un vers de la populaire ballade : *Home ! sweet Home !* qu'il est impossible de rendre en français :

“ *Be it ever so humble, there's no place like home.* ”

Ce tableau exposé pour la première fois en 1842, fut acquis par M. Sheepshank, qui plus tard en fit don à la nation. Il fait maintenant partie de la collection de *South Kensington*.

Ce barbet mal peigné a certainement été un prodigue. Après avoir erré longtemps à l'aventure, il revient tout contrit à son humble *home*, qui se compose d'un tonneau percé à un bout. Hélas! son plat est vide et cassé, les escargots ont pris possession de son domaine. Il est impossible de rendre par des paroles l'expression de profonde tristesse et de supplication que l'artiste a su mettre dans le regard de ce chien.

Alphonse Leclair.



## LA JEUNESSE DE NAPOLEON 1er

---

'EST un sujet intarissable que la vie de Napoléon Bonaparte, on y revient sans cesse et sous toutes les formes. M. Arthur Chuquet, professeur de littérature allemande au Collège de France, déjà connu par les onze petits volumes, débordants de faits, de notes et de références, dans lesquels il a retracé par le menu les campagnes de 1792 et 1793, a entrepris de nous raconter la jeunesse du héros d'Arcole. Un premier volume, qui vient de paraître, s'arrête à l'un des retours en Corse du lieutenant d'artillerie, en septembre 1789 (1).

Voici d'abord la petite enfance dans la Corse du lendemain de la conquête, mal domptée et frémissante encore. Sans aller avec Taine jusqu'à faire de Napoléon un émule attardé des tyrans italiens de la Renaissance, un Malatesta ou un Visconti, M. Chuquet discerne fort justement chez l'homme de génie des traits de caractère qui procèdent des influences ataviques ou de la première éducation. Ce sont des dispositions communes à la plupart des Corses que la haute estime de soi-même, la sensibilité démonstrative et superficielle, l'esprit de famille et de clan, le dédain de la femme ou du moins la conviction qu'elle doit se cloîtrer, au physique comme au moral, dans la cuisine, la lingerie et le gynécée (2). L'imagination même qui

(1) *La Jeunesse de Napoléon* : Brieune, un vol. in-8°, VII-494 pages, chez Colin, Paris, 1897.

(2) " A la Corse, il regarde les femmes comme des êtres d'une espèce inférieure... Il leur en veut du pouvoir qu'elles exercent sur le continent, et il souhaite qu'elles travaillent de l'aiguille et non de la langue, propose de les reléguer dans leur ménage et de leur fermer les salons du gouvernement, demande qu'elles ne se montrent en public qu'avec un voile et le *mezzaro*, assure que les États sont perdus lorsqu'elles gouvernent les affaires."

suggère à Napoléon ses plus beaux plans de campagne et ses rêves chimériques de remaniement du monde, n'est-elle pas l'exaltation ou l'exagération d'une faculté très répandue dans son île natale ?

Au moment où il vient au monde (1), la Corse regimbe encore contre un joug imposé de fraîche date. Ne la comparons ni à l'Alsace de notre fin de siècle, qui voit vivre et se relever à côté d'elle la patrie dont elle a été violemment détachée, ni à la Pologne, dépecée entre des conquérants qui lui sont socialement inférieurs, et destinée peut-être, en guise de vengeance, à les fournir d'hommes d'État : c'est plutôt à l'Irlande qu'il faut songer, à l'Irlande matée, pacifiée, civilisée malgré elle par une riche et puissante voisine. Les administrateurs français obtiennent ce résultat, prodigieux pour la Corse, que, pendant une année entière, il ne se commet qu'un seul meurtre : mais cette tranquillité exceptionnelle a pour base la terreur. Des peines terribles ont été édictées contre ceux qui garderaient et surtout qui exhiberaient des armes : les insulaires redoutent la potence, et le fond de leur nature ne s'est nullement humanisé. Le gouverneur Marbeuf, l'intendant Boucheporn, faisaient leur devoir, en somme, en travaillant d'une main un peu rude à fonder la sécurité publique ; mais leur domination comportait aussi de vrais abus, inhérents les uns à l'organisation politique de l'ancien régime, les autres peut-être au caractère français. Marbeuf, bien en cour à Versailles, tranchait du satrape, choisissait et endoctrinait les députés chargés au nom des États de Corse d'aller rendre compte au roi de la situation des choses ; si l'un d'eux, préférant sa conscience à sa consigne, se permettait de se faire l'écho des doléances de ses compatriotes, une lettre de cachet intervenait pour

(2) M. Chuquet a définitivement fait justice de la légende d'une interversion frauduleuse de dates entre la naissance de Joseph et celle de Napoléon : quoi qu'en ait dit le général Jung, c'est bien Napoléon le cadet, et il naquit le 15 août 1769, à Ajaccio.

défendre à ce perturbateur de rentrer dans l'île. Au lieu d'attacher les Corses à la France en satisfaisant leur traditionnel appétit pour les emplois publics, on créait chez eux, à leurs frais, des sinécures pour les clients des ministres ou pour les fonctionnaires difficiles à conserver dans l'administration continentale. Les insulaires, ombrageux et faméliques, étaient témoins de ce gaspillage ; loin de les aider à mettre en rapport les richesses naturelles de leur sol, le gouvernement français les asservissait à des monopoles onéreux, et les impôts levés parmi eux étaient consommés par des parasites.

L'écho de ces plaintes, souvent exagérées, plus souvent fondées, dut frapper plus d'une fois les oreilles de Napoléon grandissant. La maison Bonaparte était pourtant l'une de celles où l'on maudissait le moins les Français. Pour se soutenir, Marbeuf et Boucheporn étaient forcés d'avoir parmi les indigènes un parti, lié au nouvel état de choses par des grâces et des bienfaits. Charles Bonaparte, porté par ses naturelles sympathies vers Paoli et les patriotes intransigeants, ne tarda point à prendre conseil de l'état précaire de sa fortune, et à se ranger au nombre des plus bruyants courtisans du gouverneur. La récompense ne se fit pas attendre : pour lui-même. poste judiciaire et concessions de terres ou marais : bourses pour ses enfants ou ses proches aux collèges, séminaires, écoles militaires, à Saint-Cyr. Il était sur le chemin de la fortune, quand le mal qui devait emporter son fils à Sainte-Hélène le terrassa à Montpellier. Cette fin est bien connue : les pérégrinations posthumes de Charles Bonaparte le sont moins. Sous le Consulat, Napoléon eut le bon goût d'empêcher le conseil municipal de Montpellier d'élever un fastueux mausolée à celui dont la mort avait passé inaperçue. Mais, soit par tendresse filiale, soit par taquinerie fraternelle, le fantasque Louis Bonaparte fit en secret transporter le corps à

Saint-Leu ; par les soins d'un ami sûr, les ossements du père du maître de la France furent exhumés, disloqués, emballés dans du coton et confiés à la messagerie sous l'étiquette de *pendule*. Déposés dans le parc de Saint-Leu, ces pauvres restes furent encore déplacés et cachés au retour des Condés, puis enfin recueillis dans la crypte de l'église, sous Louis-Philippe.

A l'école militaire ou plutôt au pensionnat préparatoire de Brienne, Napoléon fut un enfant dépaysé, taciturne, sauvage, ripostant par des bourrades aux taquineries de ses camarades, s'isolant la plupart du temps dans de douloureux accès de nostalgie ou dans la lecture de Plutarque. A l'École militaire de Paris, il était acclimaté et civilisé : les meilleurs témoignages le montrent tenace encore dans ses antipathies et ses rancunes, mais volontiers enjoué, bruyant, communicatif même, combinant et exposant force projets avec la belle confiance de l'adolescence. Si personne, quoi qu'on en ait dit après coup, ne soupçonne alors sa merveilleuse destinée, si même son professeur d'allemand le traite à tout propos d'imbécile, il a des condisciples qui l'aiment et des maîtres qui l'estiment : il fait preuve d'aptitudes particulières pour les mathématiques.

Le régime de ces écoles militaires de la fin de l'ancien régime avait gardé quelque chose de la sévérité claustrale. A Brienne, les élèves restaient en principe *six ans* sans congés ni vacances ; à Paris, les cadets, déjà presque jeunes hommes, n'avaient jamais de libres sorties par les rues de la ville. Le jour où, promus officiers, ils quittaient l'école pour gagner leur garnison, un capitaine des portes, sorte d'adjutant, les conduisait au bureau des messageries, payait leur place et ne se retirait qu'après le départ de la diligence. Est-il besoin d'ajouter que le diable n'y perdait rien, et qu'à Brienne comme à Paris, beaucoup d'élèves avaient des mœurs légères, parfois

pires ? A ces jeunes gens rigoureusement reclus, on s'efforçait d'ailleurs d'inculquer les façons polies, l'air aimable et dégagé, qui devaient distinguer le gentilhomme et l'officier français : les leçons de danse et de maintien avaient leur place au programme, qui n'était pas la plus restreinte. En dehors des inspections normales, les visites de grands personnages, ministres, prélats, maréchaux, princes étrangers, se renouvelaient assez fréquemment : excellente occasion d'apprendre à se présenter avantageusement et à répondre sans embarras.

L'instruction proprement dite était fort inégale. Par un trait d'indépendance qu'il faut louer, on poussait l'histoire de France jusqu'à l'avènement de Louis XVI et on étudiait, par conséquent, les revers du dernier règne ; les mathématiques étaient enseignées avec soin et détail, d'après le cours du fameux Bezout. Mais, même à Paris, la formation technique faisait défaut : il était peu ou point question de tactique et de stratégie. Quant à la littérature, elle se réduisait à une pédantesque rhétorique ; les maîtres de Brienne enseignaient que, chaque fois qu'il prend la plume, l'écrivain doit choisir entre les trois styles, simple, sublime et tempéré ; à Paris, où l'on raffinaît davantage, le professeur de belles-lettres distinguait quatre sortes de descriptions, l'hypotypose, l'éthopée, la posographie et la topographie (celle-ci était une figure de rhétorique, qui n'avait que le nom de commun avec l'art de lever les plans, pratiqué par les saint-cyriens d'aujourd'hui). En revanche, on n'avait pas peur de mettre entre les mains des enfants des auteurs relativement modernes, comme La Mothe, Fontenelle, Massillon, et même Voltaire, le Voltaire des tragédies et de la *Henriade*.

A Brienne, l'école était dirigée par des moines, et à Paris, les pratiques religieuses étaient obligatoires. Le milieu n'en était pas moins pénétré de l'impiété ambiante ; dans la plupart de ces jeunes âmes, la foi des premières

années fut étouffée par le scandale du contraste entre les règles extérieures et le fond de la vie, entre l'habit et les mœurs ; cela fut vrai surtout pour Napoléon, qui, en fait de notions religieuses, n'avait appris dans son enfance corse que quelques mots ou gestes à demi superstitieux, sans l'ombre de formation personnelle. Les Minimes, qui avaient Brienne, étaient un ordre déchu et convaincu de sa propre décadence : l'un d'eux venait de détourner le répétiteur Pichegru d'entrer au noviciat, en lui disant qu'il valait mieux que cela. Autant que le froc, la prêtrise leur était une charge fastidieuse, et les élèves s'amusaient de l'émulation qu'ils mettaient à expédier leur messe en quelques minutes (1). Il suffit, au reste, pour s'édifier sur leur valeur sacerdotale, de voir ce qu'il advint d'eux pendant et après la crise révolutionnaire. Les plus corrects se réfugièrent dans l'instruction publique, où quelques-uns gardèrent le costume ecclésiastique comme un porte-respect, sans exercer le ministère. Le sous-principal, un moment économe dans les hôpitaux, puis retiré à Reims, franc-maçon et poète grivois, eut jusqu'à la fin de sa vie la spécialité de débiter des couplets gaillards dans les repas de noces. Le professeur de grammaire, doté par le Premier consul de la sinécure de bibliothécaire à la Malmaison, créa une industrie qui s'est beaucoup développée depuis lui, celle de la contre-façon du vin de Champagne : il opérait avec des raisins de Suresnes. Le régent de mathématiques eut une carrière plus accidentée : tour à tour homme d'affaires du cardinal de Brienne et son vicaire épiscopal dans l'Église constitutionnelle, il se déprêtrisa tout à fait, s'occupa de fournitures lucratives à l'armée d'Italie, revint

(1) M. Chuquet affirme que le premier dans cette lutte de vitesse (le *record-man*, diraient les écoliers d'aujourd'hui) était le P. Château, qui, ne célébrant que des messes de *Requiem*, restait à l'autel *quatre minutes et demie*. Le fait me paraît impossible, à moins que ce prêtre indigne ne pratiquât de larges *coupures* dans le texte de la liturgie.

millionnaire en France et se ruina à la Bourse. Des mains de ces tristes moines, Bonaparte tomba, à Paris, entre celles de prêtres plus zélés, mais maladroits et indiscrets : l'un d'eux ne s'avisait-il pas, au confessionnal, de lui reprocher son patriotisme corse ! Le jeune cadet répliqua à haute voix que cela n'avait rien à voir avec le sacrement. Ces tenaces impressions d'adolescence aident à comprendre l'antipathie un peu méprisante qu'il témoigna plus tard aux ordres religieux, et son éloignement persistant des pratiques sacramentelles.

On a déjà vu qu'au pouvoir, il n'oublia pas ses anciens maîtres. L'un d'eux, celui qui classait si savamment les descriptions, avait disparu pendant la Révolution. Le Premier consul exigea pourtant que Chaptal lui réservât une place d'inspecteur général des études : il fallut plusieurs mois pour le découvrir à Dieppe, où il était venu échouer comme maître de pension (1). L'archevêque de Paris, Juigné, qui avait donné la confirmation à Napoléon, hésita beaucoup à reconnaître le Concordat : le siège de Lyon ne lui fut pas moins proposé, et sur son refus, il fut nommé chanoine de Saint-Denis, avec une belle pension, et comte de l'Empire. L'examineur Laplace fut ministre, puis chancelier du Sénat.

Tous ceux d'entre les condisciples qui s'y prêtèrent furent comblés : il suffit de nommer Nansouty, Gudin et deux héros fauchés avant d'avoir donné toute leur mesure : Champeaux, mortellement blessé à Marengo ; La Bruyère, tué à Madrid, ce La Bruyère qui, en Vendée, la mâchoire fracassée, glisse une de ses dents dans son pistolet et abat de cet étrange projectile le chouan qui l'a frappé. Plusieurs firent leur chemin dans les carrières civiles, comme Jessaint, le sempiternel préfet de la Marne ; Montbrison,

(1) De telles nominations font sans doute honneur au cœur de Napoléon ; mais étaient-elles favorables au bon fonctionnement des services, et ne peut-on pas les rapprocher de celles de ces émigrés rouillés, si vivement critiquées par les ennemis de la Restauration ?

devenu d'officier recteur d'académie ; et surtout ce triste sire de Bourrienne, à qui Napoléon passa trop longtemps ses vilénies d'argent en souvenir de Brienne.

Dans le nombre de ceux qui avaient coudoyé et tutoyé Napoléon, il y eut de vrais bohêmes. Un entre autres, qui porte un grand nom, disparaît en 1794, et on ne retrouve sa trace qu'en 1853, où le vieillard de quatre-vingt-cinq ans invoque une illustre camaraderie pour mendier une aumône de Napoléon III. Un des plus brillants, Souchet d'Alvimart, quitte le service de France pour aller au nouveau monde faire le *conquistador*, et n'aboutit qu'à dix ans de captivité dans la citadelle de Ceuta. D'Argeavel prend part à l'expédition d'Égypte, mais comme entrepreneur de plaisirs : dans un bois d'orangers du Caire, il organise, sur le modèle des jardins publics du Paris de Barras, le *Tivoli égyptien* ; c'est lui qui donne au général en chef l'occasion de rencontrer Mme Fourès. Plus bas encore, le neveu d'un des moines de Brienne, Bouquet, protégé de Carrier, commissaire des guerres en Vendée et en Italie, se fait casser à la suite d'un vol cynique, importune en vain Napoléon de ses sollicitations, et devient en 1830 un héros de cause célèbre : marié trois fois, il est accusé en Cour d'assises d'avoir empoisonné sa seconde femme et voulu se débarrasser de la troisième.

Il en est qui, dignes de figurer dans le légendaire almanach des *girouettes*, jurent à leur ancien condisciple, puis aux Bourbons restaurés, une fidélité également éternelle. Mais la grande majorité des cadets, demeurés royalistes à travers la Révolution, se tinrent à l'écart du gouvernement de Napoléon, quand ils ne le combattirent pas. Émigrés presque tous de 1790 à 1792, quelques-uns moururent pendant les campagnes de l'armée de Condé, frappés par une balle française ou terrassés par l'épuisement. La plupart rentrèrent sous le Consulat et menèrent la vie de gentilshommes campagnards ; la Restauration

leur donna une petite pension et la croix de Saint-Louis. Certains demeurent à l'étranger jusqu'en 1814, comme Mesnard, l'aide de camp du duc de Berry, le futur chevalier d'honneur de la duchesse. D'autres, enfin, portent les armes à la fois contre Napoléon et contre la France : les deux plus célèbres sont : le rival détesté de Bonaparte à l'école de Paris, Phéliepeaux, qui dirige la défense de Saint-Jean d'Acre, met à néant le rêve oriental de Napoléon et meurt enseveli dans son triomphe ; puis le sergent-major de l'école, Peccaduc, qui fait dans les rangs autrichiens toutes les campagnes de la coalition, germanise son nom et devient feld-maréchal-lieutenant.

Napoléon fut, en 1785, reçu lieutenant d'artillerie le 42e sur 58. A ne considérer que le rang, et à en juger d'après l'organisation actuelle de nos concours, ce serait là un médiocre succès. En réalité, à seize ans, après dix mois seulement de séjour à l'École militaire de Paris, le cadet Bonaparte passe d'emblée l'examen d'officier, alors que d'ordinaire il fallait un stage d'une année ou deux dans la situation intermédiaire d'*élève d'artillerie* : c'est un peu, toutes proportions gardées, le même tour de force qu'accomplirait un élève de mathématiques élémentaires, forçant les portes de l'École polytechnique sans avoir traversé la classe de *spéciales*.

Classé au régiment de La Fère avec son ami Desmazis, son humeur acheva de s'épanouir dans les garnisons de Valence et d'Auxonne. Il fréquentait les réunions mondaines, rédigeait les règles de la *Calotte* ou association des officiers subalternes, vivait familièrement avec deux de ses futurs généraux, Gassendi et Lariboisière, et avec un lieutenant appelé alors M. de Bidon, qui, sous son nom patronymique de Jullien, fut l'un des plus énergiques préfets de l'Empire. Mais, surtout, Napoléon apprenait son métier d'artilleur, méritait les louanges du général Du Teil, et, par des lectures gloutonnes, se hâtait

d'étendre ses connaissances. Mis aux arrêts pour vingt-quatre heures dans une chambre où sommeillait un vieux *Digeste*, il feuilletait le bouquin poudreux, en logeait des extraits dans une case de sa mémoire, et douze ans plus tard, au Conseil d'État, faisait, par ses citations des jurisconsultes romains, la stupéfaction de Treilhard. En 1808, à Erfurt, assis en face du tsar Alexandre, entouré d'une cour de rois et de princes, comme quelqu'un s'extasiait devant son savoir encyclopédique, il reprit avec une apparente modestie, où perçait terriblement l'orgueil du chemin parcouru : "Quand j'étais lieutenant d'artillerie..."

L'existence des officiers de cette époque comportait des *semestres* passés dans leur famille, lesquels semestres duraient en réalité sept mois et demi et s'augmentaient de nombreux congés. Napoléon fit donc des séjours prolongés en Corse, où sa présence était d'autant plus utile que la mort prématurée de Charles Bonaparte avait mis les affaires pécuniaires de la famille en piteux état. Entre temps, il y poursuivait ses études et s'intéressait aussi aux questions d'administration locale ; par un trait où se peint bien le côté absolu et impérieux de son caractère, il eût voulu que, pour favoriser la culture de la vigne et de l'olivier, l'autorité prescrivît la destruction totale des chèvres dans l'île.

Quand le lieutenant débarqua à Ajaccio, en septembre 1789, le contre-coup des événements politiques du continent commençait à se faire sentir en Corse, et sa destinée à lui-même allait en être révolutionnée. C'est ici qu'est suspendu (pour peu de temps, il faut l'espérer) le récit de M. Chuquet.

L. de Laborie.

# VERS LE POLE

FRIDTJOF NANSEN

---

(Suite)

## VII

**L**A longue nuit d'hiver, la nuit redoutée allait venir ! Il n'y avait plus qu'à se préparer de son mieux pour la subir dans les meilleures conditions possibles. On pensa d'abord à la sécurité du *Fram*, à toutes les mesures qui pouvaient le protéger, puis on s'occupa du bien-être de l'équipage. On avait des ressources contre le grand ennemi : l'ennui, grâce aux occupations multipliées et variées à partager entre un équipage peu nombreux et intelligent. Tout depuis l'instrument le plus délicat jusqu'aux patins et aux manches de haches, pouvait être fabriqué à bord. On éleva sur la glace un moulin à vent qui devait actionner la dynamo et produire la lumière électrique. Il fallait remplacer, tant bien que mal, le soleil. La lumière produit un tel effet sur le moral de l'homme ! Les jours se ressemblaient assez pour que la description d'un seul suffise à les faire connaître tous.

“ A huit heures, dit le docteur Nansen, nous paraissions tous et nous déjeunions : pain rassis (seigle et blé), fromage, soit de Hollande, de Cheshire, de Gruyère ou de Norvège, bœuf ou mouton salé, jambon, langue ou lard de Chicago, caviar de morue, anchois, biscuits de farine d'avoine ou biscuits anglais pour les navires, avec de la marmelade d'oranges ou différentes gelées. Trois fois par

semaine, on avait du pain frais et souvent quelque espèce de gâteau. En fait de boisson, on eut d'abord alternative-ment du chocolat et du café ; ensuite on eut du café deux fois, du thé de même et trois fois du chocolat.

“ Après le déjeuner, les hommes allaient à tour de rôle donner la nourriture aux chiens, les lâcher et faire tout ce qui était nécessaire pour eux. Les autres hommes se donnaient chacun une tâche ; les moins agréables étaient remplies à tour de rôle. On sortait, on prenait l'air, on examinait l'état de la glace.

“ A une heure, on dînait ; généralement trois plats ; toujours, avec la viande, des pommes de terre ou des légumes verts conservés. Je crois que nous étions tous très satisfaits de la nourriture ; par le fait, tous ne l'auraient pas eue aussi bonne chez eux. Nous avions l'air d'être à l'engrais, et l'on vit bientôt des mentons doubles et des commencements de corpulence. En général, les historiettes et les plaisanteries circulaient avec les bocks.

“ Après le dîner, les fumeurs allaient à la cuisine qui servait aussi de fumoir, le tabac était défendu ailleurs ; on y causait et parfois on y discutait chaudement. Plusieurs d'entre nous faisaient une courte sieste. On travaillait jusqu'au souper, à six heures ; ce repas était à peu près le même que le déjeuner ; on n'y buvait que du thé. Le soir, le salon devenait une salle de lecture silencieuse. Si les généreux donateurs à qui nous devons notre excellente bibliothèque nous avaient vus autour de la table, plongés dans leurs livres, ils auraient compris combien ils avaient contribué à faire du *Fram* une douce oasis dans le désert de glace et se seraient sentis récompensés. Vers huit heures, les cartes et autres jeux faisaient leur apparition. Souvent, on jouait assez tard ; parfois l'un ou l'autre s'en allait à l'orgue, ou bien Johansen (le lieutenant) prenait son accordéon. A minuit, on se retirait, et le quart commençait son service. Il durait une heure pour chaque homme.”

En outre, on multipliait le plus possible *les grandes occasions* ; pas un jour de naissance ne passait inaperçu ; celui de la petite Liv n'apportait pas la gaieté au père exilé : " Liv a un an ; c'est fête à la maison. L'année 1893 a bien commencé puisqu'elle l'a apportée. Bonheur si nouveau, si étrange, que tout d'abord je pouvais à peine y croire ! Mais dure, plus dure que je ne saurais l'exprimer, fut la séparation. Aucune année ne m'a apporté de pire douleur ! — Liv a deux ans ; je ne reconnaîtrais peut-être plus un seul de ses traits ! — Liv a trois ans ; elle doit être une grande fille maintenant. Pauvre petite ! ton père ne te manque pas et à ton prochain jour de naissance, j'espère qu'il sera près de toi. Quels bons amis nous serons ! Tu iras à dada sur mes genoux et je te conterai des histoires du Nord, d'ours, de rennes, de morses, de tous les animaux étranges du monde des glaces. Non !... Je ne peux supporter de penser à cela ! "

Le jour de naissance du *Fram* n'était pas oublié non plus ; on le félicitait, on le remerciait de sa belle conduite.

La veille de Noël conservait sa suprématie sur toutes les autres fêtes. La pensée de chacun s'envolait vers les absents du foyer, mais les camarades devaient être censés ne pas le savoir et l'attendrissement se dérobaient tant bien que mal sous une recrudescence de rires et de plaisanteries. La première année, le jeune lieutenant de vaisseau, Scott-Hansen, chargé des observations météorologiques, astronomiques et magnétiques, l'Éliacin de l'équipage (vingt-cinq ans), produisit deux boîtes pleines de petits cadeaux offerts au nom de sa mère et de sa fiancée. " C'était touchant de voir le plaisir enfantin avec lequel chaque homme recevait son simple présent ; il sentait que c'était un message *du pays*." C'est, en effet, un des traits les plus sympathiques de ces grands et beaux fils du Nord, que cette naïveté persistante en leur droite, sincère

et robuste nature. La facilité avec laquelle leur cœur, resté moralement sain, s'ouvrait aux plus simples joies, dut leur être d'un grand secours contre les longues tristesses de la nuit arctique et les mille épreuves de leur exil. Des banquets splendides leur étaient servis dans les grands jours ; on causait gaiement, on riait, on alla un jour jusqu'à danser, et le grand explorateur affirme que lui-même esquissa des *pas* fort gracieux ! On rendait tous les honneurs qui leur étaient dus aux *journées nationales*, celles où furent proclamés la Constitution, le suffrage universel, etc. Le 17 mai, on s'éveillait aux sons de l'orgue ; après un déjeuner plantureux, l'équipage, orné de rubans aux couleurs norvégiennes, s'assemblait sur la glace. Le drapeau flottait au grand mât ; la procession s'organisait. D'abord venait le chef de l'expédition, portant le drapeau de la Norvège, *sans* la marque d'union avec la Suède (la politique ne perd pas ses droits, même au pôle !). Le capitaine Sverdrup suivait avec la longue flamme du navire où se lisait le nom *Fram*, blanc sur fond rouge. Ensuite, un traîneau portant l'orchestre (un accordéon !) ; le premier lieutenant, avec carabine et harpon ; d'autres bannières ; le *chef*, une casserole sur l'épaule ; les météorologistes et leur bouclier sur lequel se détachait une bande d'étoffe rouge brodée aux initiales du suffrage universel, et enfin, les chiens, marchant aussi gravement que s'ils avaient suivi des processions toute leur vie. L'important cortège faisait deux fois le tour du traîneau, écoutait un discours, poussait un retentissant hurra ! et, pour finir, le canon tonnait, jetant la terreur parmi les chiens. Tout le jour n'était qu'un long festival, et ces grands enfants que sont les hommes, surtout dans le Nord, se retiraient le soir enchantés de leur existence sous le 81e degré de latitude septentrionale. Comment s'ennuyer avec beaucoup de travail et des distractions variées : chasses souvent émou-

vantes, courses en traîneaux ou sur patins, concours de tir, jeux de toute sorte ? On s'entraînait si bien, qu'un jour où devait avoir lieu une course à pied, tout l'équipage se trouva hors d'état de bouger ! Et les prix ? On les aurait tout de même ! Un des hommes eut les yeux bandés et désigna les heureux gagnants des gâteaux convoités. Cet arrangement reçut l'approbation générale.

Mais, malgré tout, le cœur n'abdique pas, et Nansen, en s'épanchant dans son journal, ne peut dissimuler les souffrances du sien. La lumière électrique, si précieuse qu'elle soit, ne remplace pas le soleil, et la raison n'est pas le bonheur. " O nuit arctique ! s'écrie l'explorateur, que je suis las de ta froide beauté ! Qu'il me tarde de retourner à la vie ! Qu'importe que je rentre au foyer en conquérant ou en mendiant ? Mais que j'y rentre et recommence la vie ! "

Les visions de ce foyer abandonné, de *celle* qui l'y attendait, des forêts de pins, " seules confidentes de son enfance," le poursuivaient, le torturaient, et pourtant il les appelait, implorait le sommeil qui lui apportait presque chaque nuit le rêve, l'illusion du *home*. Au printemps de 1894, il écrit : " Le soleil monte et baigne la plaine de glace de sa lumière radieuse. Le printemps arrive, mais n'apporte pas de joie. Ici, le froid et la solitude règnent, comme toujours. L'âme gèle ! Sept années, ou seulement quatre de cette vie, que serait l'âme alors ? *Et elle ?...* Si j'osais laisser la bride sur le cou à mes aspirations, permettre à mon âme de dégeler ! Ah ! je n'ose pas avouer tout ce que je désire ! "

Un jour vient où il lui semble que ses aspirations elles-mêmes s'engourdissent, et alors il regrette sa fièvre : c'était encore un mirage de bonheur. " Mais maintenant le feu est devenu glace. Pourquoi mon *home* me semble-t-il si loin ? C'est toute la vie. Sans lui, tout est vide, vide, rien que vide. Est-ce l'inquiétude du printemps qui commence

pour moi, un désir d'action, de quelque chose qui diffère de cette vie indolente, énervante? L'âme de l'homme n'est-elle qu'une succession d'humeurs et de sentiments aussi innombrables que les changements du vent? Peut-être mon cerveau est-il surmené. Jour et nuit, mes pensées ont tourné autour de ce point unique : la possibilité d'atteindre le pôle et le retour là-bas. Peut-être n'ai-je besoin que de repos, de dormir, dormir !... Peut-être, en réalité, mes impatiences sont-elles plus fortes que jamais. La seule chose qui m'aide, c'est d'essayer de m'exprimer moi-même en ces pages, de me regarder comme du dehors. Oui, la vie de l'homme n'est qu'une succession d'impressions, moitié souvenirs, moitié espérances."

Et, en effet, l'espérance souvent revient et l'emporte ; les souvenirs se présentent heureux et reconnaissants ; le vent a tourné.

La principale cause d'irritation et d'impatience, c'était la direction souvent contraire que prenait la glace, entraînant le *Fram* avec elle dans la direction opposée à celle que l'on souhaitait.

On lit dans le journal, le 21 mars 1894 : " L'équinoxe est passé et nous n'avons pas avancé d'un degré entier vers le nord, depuis le dernier équinoxe. Où le prochain nous trouvera-t-il ? Vers le sud ? Alors la victoire est incertaine. Vers le nord ? Alors la bataille est gagnée, mais elle peut durer longtemps ! " Dans une crise d'impatience, on voit poindre l'idée qui, un jour, séparera les compagnons et lancera Nansen, seul avec l'un d'eux, sur l'immensité nue et glacée. Alors commencent les incertitudes, les nouveaux combats avec soi-même. Où est le devoir ? A-t-il le droit de quitter ses amis ? S'il allait rentrer en Norvège, tandis qu'eux... " Cependant c'est pour explorer les régions polaires inconnues que je suis venu ; c'est pour cela que le peuple norvégien a donné son argent, et mon devoir est assurément de faire cela, si je

peux. Je mettrai encore à longue épreuve mon premier plan (aller à la dérive avec la glace), mais si nous sommes entraînés dans une direction contraire, il n'y a qu'une chose à faire : essayer du second projet, coûte que coûte... Ce sera un hasardeux voyage, une question de vie ou de mort, mais je n'ai pas d'autre espoir... Il est indigne d'un homme de se fixer une tâche et puis d'y renoncer au plus fort de la lutte. Il n'y a qu'un parti à prendre : *Fram* ! En avant !”

Pendant que les mois s'écoulaient, Nansen mûrissait son nouveau plan. Les chiens prenaient, dès lors, une énorme importance à ses yeux, car tout dépendait de ces braves et intelligents animaux qui jouent incontestablement un rôle des plus intéressants dans le long drame de l'expédition.

Il n'en restait que 26 ; un certain nombre ayant été enlevé soit par la maladie, soit par les ours, ou succombé dans les combats qu'ils se livraient trop souvent entre eux ; car ils ont des passions vives, ces enfants de la banquise, et passent facilement de la tendresse la plus caressante au coup de dent qui tue. Il y avait bien une nouvelle génération, la fécondité extraordinaire des mères ne reculant pas devant une progéniture de douze nouveaux venus à la fois ; mais il fallait leur donner le temps de se développer, d'être dressés et ceux qui survivaient devaient forcément rester à bord.

Des convulsions, dont le médecin du *Fram* chercha vainement les causes, enlevaient souvent les jeunes sujets. Nansen conte si joliment les exploits, dépeint de telle sorte les mœurs et les caractères de cette gent canine, qu'on s'attache à elle collectivement et individuellement ; c'est avec une émotion pénible qu'on la voit souffrir puis disparaître après tant de bons et fidèles services rendus à ses maîtres.

On dressait les chiens aux harnais des traîneaux et les

hommes aux courses sur patins, dans le cas où il faudrait abandonner le navire, ce que, jusqu'alors, on ne craignait guère. On construisait de nouveaux traîneaux et ces légères embarcations groënlandaises à claire-voie, appelées kayaks, simples et doubles. Les observations scientifiques poursuivies avec zèle et persévérance, donnaient, quant à la marche du *Fram*, des résultats en somme satisfaisants et flatteurs pour les prévisions et les calculs de l'explorateur. Il avait toujours admis que l'expédition durerait probablement trois ans, et la glace donnant à penser que sa marche serait plus rapide à mesure qu'on irait vers le nord-ouest, il devenait de plus en plus probable qu'on serait de retour en Norvège dans le courant de 1896.

La vie continuait avec sa routine, ses alternatives de travail et de distractions très spéciales. Les ours tenaient une grande place dans ces dernières. Il y en avait d'audacieux qui montaient la nuit sur le pont et réussissaient parfois à enlever un chien ou deux ; il y en avait de prudents qui s'éloignaient volontiers à la première apparence de danger. Certain jour, un de ceux-ci amusa fort l'équipage. Le capitaine Sverdrup avait dressé sur la glace un piège en forme de gibet où l'ennemi devait se prendre. L'ours s'approcha sous les rayons de la lune, examina soigneusement, se dressa prudemment sur ses pattes de derrière, posa la patte droite de devant sur la traverse, tout près du piège, regarda en hésitant le morceau délicieux placé là, mais les vilaines mâchoires qui l'entouraient ne lui disaient rien qui vaille ; il hocha la tête d'un air soupçonneux, se remit à quatre pattes, flaira avec soin le fil de laiton auquel était attachée la trappe, alla jusqu'à l'endroit où il était fixé dans la glace, revint au piège, se dressa et examina une seconde fois, secoua de nouveau la tête comme s'il se disait : Ces gens-là ont fort habilement préparé ceci à mon intention, je préfère retourner au navire. Mais du pont, le capitaine Sverdrup (désap-

pointé!) le guettait avec d'autres, et trois balles eurent promptement raison de lui.

L'été et le soleil avaient disparu; la seconde nuit d'hiver commençait; les splendides aurores boréales l'illuminaient souvent; le bien-aimé *Fram*, que tous chérissaient maintenant, avait deux ans; Fridtjof Nansen en avait trente-trois.

“ 10 octobre 1894. — La vie marche et ne retournera jamais sur ses pas. Tous ont été d'une bonté touchante pour moi aujourd'hui... La soirée s'est passée très gaiement. Et maintenant je leur ai souhaité le bonsoir, je suis seul et la tristesse revient... Je ne peux pas oublier, je ne peux pas dormir... Suis-je un lâche? Ai-je peur de la mort? Oh non! Mais en ces nuits je suis saisi d'une telle aspiration vers tout ce qui est beau, tout ce qui est contenu en un seul mot! Et l'âme fuit ce monde de glace si dur et sans limites. Quand on pense combien la vie est courte et qu'on s'est éloigné librement, volontairement de tout, quand on se rappelle *qu'une autre* subit la douleur de l'anxiété constante, “ fidèle, fidèle jusqu'à la mort,” on se dit: “ O humanité! tes agissements sont plus qu'étranges!”

Une singularité frappe celui qui lit ces pages intimes du voyageur. Jamais il ne nomme celle dont la pensée ne le quitte pas! C'est toujours *elle*. Évidemment, il n'y a pour lui qu'une femme au monde; à quoi bon la nommer? Et, pourtant, il a pu quitter cette femme pendant trois ans! Quelle puissance irrésistible a donc la passion de savoir!

## VIII

Pendant que Nansen discutait ses projets avec le capitaine Sverdrup qu'il avait pris pour confident, la pression des glaces autour du *Fram* devenait de plus en plus menaçante et tout était prêt pour abandonner le navire si la

nécessité s'en imposait. Un banc de glace s'avavançait, se rapprochant chaque jour comme une armée assiégeante, décidée à donner l'assaut. Les craquements sinistres, les tonnerres sous-marins donnaient aux assiégés de terribles avertissements. Parfois un tressaillement secouait le *Fram* comme un frisson formidable. Les traîneaux et *kayaks* couvraient le pont ; les caisses de provisions gisaient sur la glace.

L'année 1895 fit son entrée avec les joyeuses cérémonies d'usage ; mais dès le 3, il y eut alerte. Une fissure permit tout à coup à l'eau d'envahir le chenil creusé dans la glace pour les précieux chiens ; on n'eut que le temps de les sauver un peu malgré eux, tant la frayeur les paralysait. On ne pouvait plus se plaindre de la monotonie ; chaque instant apportait une émotion ou exigeait un effort, et loin d'être abattus, ces hommes d'action semblaient charmés de se sentir vivre " pour quelque chose ! "

L'ennemi avançait toujours ; on le voyait approcher mètre par mètre ; l'assaut serait terrible et pourtant on avait confiance, tout en préparant la retraite. Tous ces hommes couchés vêtus et portant sur eux ou tenant à proximité de la main certains objets précieux ou indispensables, *s'endormirent profondément !*

Le 6 janvier, à cinq heures du matin, le capitaine Sverdrup éveilla Nansen pour lui dire que le grand banc de glace fonçait sur le *Fram* jusqu'à hauteur de la lisse. " A peine avais-je les yeux ouverts, dit-il, que j'entendis un craquement et un tonnerre comme si la fin du monde arrivait. J'appelai tout le monde, le reste des provisions fut déposé sur la glace, toutes nos fourrures, etc., sur le pont, prêtes à être jetées par-dessus bord ; la chaloupe à pétrole fut traînée loin du navire, et jusqu'à trois heures de l'après-midi, il y eut un calme relatif. A ce moment l'assaut recommença, pire que le premier. Le *Fram* fut absolument vidé, et le soir, on pouvait voir

l'équipage mangeant d'un furieux appétit à la belle étoile et au clair de lune qui, heureusement, brillait en ce moment. Des montagnes de glace couvraient le pont à bâbord, mais le *Fram*, soulevé selon les prévisions de son créateur, était, pour le moment du moins, hors de danger ; pas un étançon n'avait bougé, et Nansen pouvait s'écrier en toute vérité : il est vraiment fort ! Le lendemain du jour où tous fuyaient, emportant les sacs qui contenaient leurs derniers effets, ces mêmes hommes célébraient avec joie, par un banquet et un punch, la constatation qu'ils venaient de faire de leur marche en avant vers le nord : 83° 34' ; au lieu de crier : sauve qui peut ! ils criaient : hurra ! Ils étaient fiers de leur cher *Fram*, capable de résister à pareille catapulte et ravis, eux, pygmées, d'avoir défié le géant.

“ Le *Fram*, écrivait alors Nansen, a splendidement supporté la pression des glaces et s'est laissé soulever sans un craquement, bien que plus lourdement chargé de charbon et tirant plus d'eau que nous n'avions pensé en faisant nos calculs et cela, après que sa destruction certaine (et la nôtre) avait été prédite par les plus expérimentés en ces matières ! ”

En vérité, celui qui l'avait créé avec l'aide d'un constructeur de premier ordre, l'Écossais William Archer, avait le droit d'être fier et de se féliciter. Mais, ce cher navire, il allait le quitter pour un inconnu redoutable, sans savoir s'il le reverrait jamais, si jamais il presserait de nouveau les mains amies de ses compagnons et se retrouverait avec eux dans ce petit salon où ils avaient passé de si bonnes heures ensemble, travaillé, regretté, espéré en commun !

Lorsque le *Fram* eut pris d'une manière positive la direction de l'ouest, Nansen se décida à commencer son voyage en traîneau vers le pôle. Comme il a été blâmé par quelques-uns de s'être séparé des autres explora-

teurs, il n'est que juste de faire connaître, au moins en partie, le combat qui se livra en cette âme si forte. Pour cela, quelques extraits de son journal suffiront.

“ 16 novembre 1894. — Dans l'après-midi, je suis sorti avec Sverdrup, et je lui ai parlé de l'expédition vers le nord... Je lui ai exposé mes idées, avec lesquelles les siennes coïncident entièrement... Plus j'y pense et plus je suis convaincu que c'est là ce qu'il faut faire... Si le *Fram* n'arrive pas aussi loin au nord que nous l'avions espéré, notre expédition est d'autant plus désirable... Certes, il y a des observations très intéressantes à faire à bord, et j'aimerais bien m'en charger ; mais elles seront aussi bien faites sans moi, et il n'est guère douteux que celles que nous ferons plus loin au nord dépasseront de beaucoup en importance celles que je ferais ici jusqu'à la fin de mon séjour. Donc il est absolument désirable que nous partions.

“ Quels sont les deux hommes qui devront partir ? Il est clair que Sverdrup et moi ne pouvons pas quitter tous deux le navire. L'un de nous doit rester pour assumer la responsabilité de ramener les autres sains et saufs ; mais il est également clair que l'un de nous doit conduire l'expédition en traîneau, car nous seuls avons l'expérience nécessaire. Sverdrup a un grand désir de partir, mais je ne peux pas me dissimuler qu'il y a plus de danger à quitter le *Fram* qu'à rester à bord. Donc, si je le laissais partir, je le chargerais de la tâche la plus dangereuse et je garderais la plus facile. S'il périssait, pourrais-je jamais me pardonner de l'avoir laissé aller, même pour satisfaire son propre désir ? Il a neuf ans de plus que moi. La responsabilité me serait assurément très lourde. Et quant à nos camarades, lequel de nous deux auraient-ils plus d'intérêt à garder à bord ? Je crois qu'ils ont confiance en nous deux, et que l'un ou l'autre de nous serait capable de les rapatrier avec ou sans le

*Fram.* Mais le navire est plus spécialement commandé par Sverdrup, tandis que, moi, je dirige l'ensemble, et surtout les investigations scientifiques ; je devrais donc entreprendre la tâche qui doit conduire à des découvertes scientifiques importantes. Je dois partir, il doit rester, et il le reconnaît.

“ 18 novembre 1894. — Oh ! ces éternels accès de doute ! Avant toute résolution décisive, il faut jeter le dé de la mort. Y a-t-il trop à risquer et trop peu à gagner ? En tout cas il y a plus à gagner qu'en restant ici. Et puis n'est-ce pas mon devoir ? En outre, je ne suis responsable qu'envers une seule personne et elle... Je reviendrai ! Je le sais ! J'ai assez de force pour cette tâche. “ Sois fidèle jusqu'à la mort et tu hériteras de la couronne du ciel.”

“ Hum ! Comme si le mécontentement, le désir, la souffrance, n'étaient pas les bases de la vie. Sans privation, il n'y aurait pas de lutte, pas de vie. Et maintenant la lutte va commencer ; elle apparaît là-bas, dans le nord. Oh ! boire l'ivresse de la bataille à longs, longs traits ! La bataille c'est la vie et la victoire nous fait signe !

“ 27 décembre.—Je suis dans un singulier d'état d'esprit en ce moment. Rien que de l'agitation ; les pensées vont et viennent et me poussent irrésistiblement en avant.

“ 18 janvier 1895. — Il faut nous rappeler les paroles de Carlyle : “ Un homme doit être vaillant et le sera ; il doit aller de l'avant et s'acquitter de sa tâche en homme, se fiant imperturbablement à la direction et au choix des puissances d'en haut.”

On voit que Nansen céda à la voix de sa conscience sévèrement consultée, lorsqu'il prit le parti de quitter le *Fram*. Il laissait aux autres une sécurité relative et un confort absolu ; il prenait pour lui les hasards, les dangers, les privations et peut-être la mort.

Marie Dronkart.

(A suivre.)

## A BATONS ROMPUS

CONTES, FORMULETTES ET BLASON POPULAIRE.

“**C**RIC ! — Crac ! — Sabot ! — Cuiller à pot ! — Québec ! — Marche avec ! — Marche aujourd’hui, marche demain, à force de marcher on fait beaucoup de chemin.” — Il y avait une fois un homme et une femme....

Cette sorte d’introduction aux contes populaires a pour objet de commander le silence. Le conteur dit : — Cric ! .. ; les auditeurs les plus voisins répondent : — Crac ! .. ; et ainsi de suite. Petit à petit les conversations cessent, et lorsque la “formulette” est terminée, le silence est établi et le conteur peut commencer : — “ Il y avait une fois.... ”

M. Paul Sébillot, dans ses contes populaires de la Haute-Bretagne, a publié une version allongée de cette formulette. La voici :

“ Il y avait une fois ;

“ — Cric ! — Crac ! — Sabot ! — Cuiller à pot ! — Soulier de Dieppe ! — Marche avec ! — Marche aujourd’hui, marche demain, à force de marcher on fait beaucoup de chemin. — Je passe par une forêt où il n’y avait point de bois, par une rivière où il n’y avait point d’eau, par un village où il n’y avait pas de maisons. Je frappe à la porte et tout le monde me répond. Plus je vous en dirai, plus je mentirai : je ne suis point payé pour vous dire la vérité.

“ Il y avait une fois—pour une bonne fois—un homme et une femme qui étaient très âgés, etc.”

M. Sébillot, avec qui je suis en correspondance depuis longtemps, et qui est folk-loriste convaincu, me demande avec instance de recueillir les contes populaires du Canada français. Je me récuse pour une foule de raisons, et je passe le chantage à qui voudra le prendre. Ce serait pourtant plaisir de raffiné que de transcrire les contes des *Sept rangées de dents* et des *Sept paires de souliers d'acier!*....

On appelle “ blason populaire ” les surnoms ou appellations dérisoires que l'on se donne d'une localité à l'autre. J'ai fait autrefois une cueillette de termes de blason populaire canadiens que j'ai envoyés à mon aimable correspondant d'outre-mer. Il a publié cela dans un très curieux ouvrage (*Blason populaire de la France*, par H. Gaidoz et Paul Sébillot, Paris, 1884), rédigé avec un soin et une probité littéraire admirables. Les *Jarrets noirs* de la Beauce, les *Beignets* de Sainte-Rose, les *Chouayens* ou *Cannons* de Lorette, les *Sorciers* de l'île d'Orléans, y figurent avec indications de provenance et notes explicatives détaillées.

Dans le comté de Charlevoix, les habitants des principales paroisses ont leur blason : les *Dindes* de la Malbaie, les *Moutons* des Éboulements, les *Loups* de la Baie-Saint-Paul, les *Têtes d'Anguilles* de la Petite-Rivière, les *Marsouins* de l'île aux Coudres.

On disait autrefois, et l'on dit peut-être encore aujourd'hui, dans le comté de Bellechasse : les *Quêteux* de Saint-Gervais. C'est un blason qui jure avec l'aisance générale des habitants de la localité ; mais une fois blasonné par le populaire, on est affublé pour longtemps, sinon pour toujours.

Les formulettes canadiennes sont très nombreuses :

—C'est aujourd'hui la Saint-Lambert,  
 Qui quitte sa place la perd ;  
 —C'est aujourd'hui la Saint-Laurent,  
 Qui quitte sa place la reprend.... ;

“ —Petit couteau d'or et d'argent, ta mère t'appelle au bout du champ, etc. ;—Colimaçon borgne, montre-moi tes cornes, etc. . . . sont connues de tous les habitants de nos campagnes, de même qu'une foule de devinettes et de proverbes.

Les contes populaires finissent souvent par cette formulette : “ N, i, ni, mon petit conte est fini ! . . . ” ou par cette autre : “ J'ai pilé sur la queue d'une petite souris ; elle a fait *ki, ki*, mon conte est fini ! ”

Tout cela fait voir jusqu'à quel point nous sommes restés Français, et en dit plus long peut-être que d'éloquentes démonstrations.

Il est bien loin de nous le temps des contes de la *Barbe-Bleue*, de *Cendrillon*, des *Trois Souhairs*, de la *Belle au bois dormant* ! . . . Alors l'explorateur Leduc (1) n'avait pas encore révélé au monde l'existence du Klondyke ; mais on nous faisait voir de l'or à pleines tonnes. Pour opérer ce prodige, un pauvre garçon, ami des fées et épris de la fille du Roy, n'avait qu'à dire : “ Par la vertu de ma petite baguette ! . . . ” et c'était fait !

#### DANSE MOYEN AGE.

M. Arthur Letondal vient de faire paraître à Québec (chez Lavigueur et Hutchison) une œuvre charmante intitulée : “ Danse moyen âge.”

La composition du jeune “ maître ” est écrite pour piano. Elle débute par une phrase de plain-chant en mode dorien—l'un des modes du système musical de la Grèce an-

(1) Le Joe Ladue des Anglais se nommait, ou se nomme, paraît-il, Joseph Leduc de son vrai nom ; et il appelait Klondack ce qu'on appelle aujourd'hui le Klondyke.

tique adoptés par saint Ambroise pour le chant liturgique des chrétiens. Cette phrase, qui sert en quelque sorte d'épigraphe au morceau proprement dit, n'est rien autre chose que l'*Ite, Missa est* de l'une des messes de nos graduels.

A la suite de cette introduction viennent trois pages exquisés, écrites dans le rythme de la gavotte, sans sortir de l'échelle spéciale du mode antique. C'est un triomphe de science aimable, d'érudition sereine et gracieuse.

C'est aussi, si l'on veut, un tableau de genre. Nous sommes dans Paris, à la fin du treizième siècle. Une foule joyeuse sort de la belle église gothique dédiée à saint Germain l'Auxerrois, bâtie au sixième siècle par Childbert et Ulthrogthe. Des jeunes gens venus, les uns du mont Lucotitius, où se trouve le palais des Thermes, sur la rive gauche de la Seine, d'autres de la montagne appelée Mont des Martyrs, sur la rive droite, ont organisé une fête populaire. La messe vient de finir. L'organum a fait entendre les notes de l'*Ite, Missa est*. Déjà les groupes sont formés.

La danse commence, alerte, joyeuse, et, dans les notes grêles ou stridentes des vielles ou des binious, il y a comme un ressouvenir du chant de l'église. Ce n'est pas le rythme majestueux du plain-chant, mais c'est encore la tonalité grégorienne.

Il y a vraiment de la fraîcheur dans ce tableau rétrospectif, et cette musique imitée de l'antique est pleine d'originalité et de grâce ingénieuse.

#### LE SUCRE D'ÉRABLE.

Quelque chose *d'utile* pour finir.

Voulez-vous faire beaucoup de sucre d'érable ? Commencez par ajouter des pelles de bois aux ustensiles de la "cabane à sucre" ; puis, le printemps, lorsque le pied des

érables sera à nu par la fonte de la neige, rechaussez-le, recouvrez-le avec de la neige prise tout à côté. En suivant ces indications, vous augmenterez de beaucoup votre récolte de sucre d'érable chaque printemps.

Ce qui suit est un extrait des Mémoires de l'Académie Royale des Sciences de Paris (année 1730), que Monseigneur Laflamme a déjà cité dans sa belle étude sur Michel Sarrasin, le savant illustre qui mourut à Québec en 1734. On y voit, entre autres choses, que lorsque le pied de l'érable n'est plus couvert de neige, à la fonte du printemps, la sève qui coule des goudrelles devient insipide, et que si l'on recouvre le pied de l'arbre avec de la neige, la sève retrouve presque aussitôt ses propriétés saccharines, redevient sucrée comme auparavant. Voici cet extrait :

“ M. Sarrasin, médecin de Québec, correspondant de l'Académie, a trouvé dans l'Amérique Septentrionale quatre espèces d'érables qu'il a envoyées au Jardin Royal, après leur avoir imposé des noms. La quatrième s'appelle *Acer canadense sacchariferum, fructu minori, D. Sarrasin*. C'est un arbre qui s'élève de 60 à 80 pieds, dont la sève, qui monte depuis les premiers jours d'avril jusqu'à la moitié de mai, est assez souvent sucrée, ainsi que l'ont aisément reconnu les Sauvages et les Français. On fait à l'arbre une ouverture d'où elle sort dans un vase qui la reçoit, et en la laissant évaporer, on a environ la vingtième partie de son poids qui est de véritable sucre propre à être employé en confitures, etc. Un de ces arbres, qui aura 3 ou 4 pieds de circonférence, donnera dans un printemps, sans rien perdre de sa vigueur, 6 à 8 livres de sucre. Si on en voulait tirer davantage, comme on le pourrait, il est bien clair qu'on affaiblirait l'arbre et qu'on avancerait sa vieillesse.

“ Cette sève, pour être sucrée, demande des circonstances singulières, qu'on ne devinerait pas, et que M. Sarrasin a

remarquées par ses expériences. 1° Il faut que, le temps qu'on la tire, le pied de l'arbre soit couvert de neige, et il en faudrait apporter s'il n'y en avait pas. 2° Il faut qu'ensuite cette neige soit fondue par le soleil et non par un air doux. 3° Il faut qu'il ait gelé la nuit précédente. Cette espèce de manipulation, dont la nature se sert pour faire le sucre d'érable, ressemble à quelques opérations de chimie, où l'on fait des choses qui paraissent opposées, où celles qui paraissent le plus semblables ne sont pas équivalentes pour l'effet.

“ Encore une remarque curieuse de M. Sarrasin, c'est que la sève de tel érable qui ne sera point bonne à faire du sucre, le deviendra une demi-heure, ou tout au plus une heure après que la neige dont on aura couvert le pied de l'arbre, aura commencé à fondre. Cette neige s'est donc portée dans les tuyaux de l'érable, et y a opéré avec une grande vitesse.”

Donc, n'oubliez pas les pelles lorsque vous partirez pour la “ cabane à sucre.”

Grâce à la recette du docteur Sarrasin, vous allez maintenant pouvoir augmenter votre provision de sucre en utilisant la neige.

Ces anciens avaient du bon.

Michel Sarrasin et Jean-François Gaultier,—une autre célébrité de nos annales canadiennes,—portaient tous deux le titre de “ médecin du roi.”

ERNEST GAGNON.



# LES BARBARES DU XIX<sup>e</sup> SIECLE

(Suite)

IX

LES BLESSÉS FRANÇAIS AUX MAINS DES ALLEMANDS.



INHUMANITÉ dont les Allemands firent preuve à l'égard des blessés français, sera pour eux un éternel opprobre.

Non seulement ces hommes au cœur d'airain laissèrent sans secours nos soldats de longues journées sur le champ de bataille, mais encore ils ne se firent aucun scrupule de les dévaliser, parfois même de les achever.

Le récit que le général de Sonis, ce grand chrétien dont la parole ne saurait être discutée, a fait de la férocité des Prussiens à l'égard de nos blessés, édifiera de suite le lecteur à ce sujet.

Nous trouvons ce document dans le livre si intéressant de Mgr Baunard, précisément intitulé *le Général de Sonis*.

On sait que ce vaillant officier après avoir, à Loigny le 2 décembre, tenu l'ennemi longtemps en échec et s'être couvert de gloire, était resté sur le terrain avec une jambe brisée par un éclat d'obus.

Prenons son récit au moment où, dans la soirée qui suivit le combat, il vit les Allemands traverser le champ de bataille.

“ En arrivant à la hauteur des morts et des blessés, dit le général, les soldats allemands s'arrêtaient et enlevaient les armes qui pouvaient avoir une certaine valeur. L'un d'eux, me tournant et me retournant avec brutalité, déboucla mon ceinturon et enleva mon épée et mon pistolet.

“ Enfin, je vis un de ces soldats que sa place dans le rang avait conduit en face du zouave dont j’ai parlé et qui était couché à quelques pas de moi, remuer du pied cet infortuné, et lui écraser la tête d’un coup de crosse.”

Le malheureux blessé ainsi lâchement assassiné, n’était autre, ainsi que le général de Sonis l’apprit bientôt, que l’héroïque commandant de Troussures, des Zouaves pontificaux, qui avait eu la jambe fracturée.

Continuons le récit du général.

“ Après le passage des troupes prussiennes, dit-il, des médecins, des infirmiers allemands, vinrent visiter le champ de bataille. Je vis d’abord briller dans le lointain les énormes lanternes rouges sphériques dont ils se servaient pour rechercher les blessés. *Ils relevèrent plusieurs des leurs, mais aucune offre de secours ne me fut faite . . .*

“ La nuit vint augmenter les douleurs de notre agonie, et nous fûmes bientôt entourés par un grand cercle de feu. Les Prussiens incendiaient les hameaux des environs, et celui de Loigny, situé à 200 mètres de moi, paraissait déjà un vaste brasier ; à la lueur de l’incendie, je pouvais distinguer les silhouettes des soldats allemands se chauffant autour des maisons qui brûlaient, et le bruit de leurs conversations et de leurs rires arrivait jusqu’à moi.

“ Au point du jour, je fus étonné de voir près de moi un jeune homme qui n’y était point la veille ; j’acquis la certitude qu’il était mort. Je m’aperçus qu’il était zouave pontifical, lorsque *des officiers prussiens vinrent mettre pied à terre près de moi, et s’emparèrent successivement de sa ceinture et de son caban.*”

Le général ne fut secouru que le 3 décembre à 10 heures du matin par l’abbé Batard, aumônier des mobiles de la Mayenne, qui le fit transporter au presbytère de Loigny.

Ainsi, ce malheureux officier resta une soirée, une nuit et une matinée sur le champ de bataille sans être secouru ; des infirmiers allemands relevèrent autour de lui des

blessés appartenant à leur nationalité et ne daignèrent pas lui porter aide ; des médecins, des officiers ennemis s'arrêtèrent à l'endroit même où il était tombé et n'eurent pas un instant l'idée de le faire transporter à l'ambulance ! Il fut brutalisé et dévalisé par un soldat ; il aperçut plusieurs officiers dépouillant un zouave ; il vit encore un misérable Prussien achever à coups de crosse un malheureux commandant français.

Est-ce assez complet, peut-on rien imaginer de plus effroyable, de plus sauvage, de plus contraire aux lois de la guerre et à l'humanité !

D'ailleurs, les vols commis par les officiers allemands non seulement sur nos morts, mais encore sur nos blessés, étaient tellement fréquents, que personne, dès le début même de la campagne, ne s'en étonnait plus.

Un de mes camarades du 88<sup>e</sup> mobile, officier comme moi dans ce régiment et actuellement secrétaire d'ambassade, M. Jacques Paulze d'Ivoy, fut une de leurs victimes.

Le 7 décembre, à la bataille de Josnes où notre régiment eut le grand honneur de tenir pendant toute une journée en échec des forces ennemies considérables, et de s'emparer de Langlochère, point stratégique important, Jacques Paulze d'Ivoy après avoir fait preuve de la plus remarquable intrépidité, tomba grièvement blessé. Il était étendu dans un hangar où l'avaient porté ses hommes, quand un *officier prussien* s'approcha de lui, lui arracha ses armes, et lui *vola sa ceinture contenant 500 frs.* Ensuite il le fit partir dans un endroit où il était exposé au feu croisé des deux partis, de telle sorte qu'il n'échappa à la mort que par un véritable miracle.

Après la bataille, aucun des infirmiers allemands ne s'occupa de lui, et il fallut que des personnes charitables et courageuses le transportassent dans une ambulance française à Beaugency, pour qu'il reçût les soins que comportait son état.

Les récits de l'époque sont, du reste, pleins d'horribles détails sur les atrocités dont nos malheureux blessés furent victimes, sur le champ de bataille, de la part des soudards allemands.

En outre, quand les troupes ennemies étaient passées, les brocanteurs, juifs pour la plupart, qui étaient autorisés à suivre l'armée envahissante, venaient compléter l'œuvre abominable laissée inachevée par les soldats. Sinistres glaneurs, ils se rendaient coupables de tous les forfaits à l'égard de nos pauvres blessés.

Ces voleurs et ces assassins pouvaient, du reste, opérer tout à leur aise, puisque la plus complète impunité leur était assurée. Bien plus, la férocité de l'autorité militaire allemande à l'égard de nos blessés, favorisait encore l'immense et criminelle besogne de ces monstres à face humaine. On frémit d'horreur en pensant que nos barbares ennemis poussaient souvent la sauvagerie jusqu'à interdire aux habitants des pays envahis, de porter secours aux Français restés sur le champ de bataille où ils risquaient de devenir la proie des pires bandits.

Un historien de l'époque, M. Marotte, cite dans son livre intitulé *la Bataille de Beaune-la-Rolande*, l'exemple suivant de cette férocité lâche et stupide.

“ Depuis la fin de la bataille du 28 novembre, dit-il, jusqu'à une heure de l'après-midi le lendemain, les Allemands ne permirent pas à un seul des habitants de Beaune d'aller relever les blessés français.

“ Combien de braves gens qu'on eût sauvés, et qui moururent ainsi après une horrible agonie ! ”

L'abbé Garreau dans son livre *les 40 otages de Beaune-la-Rolande*, dénonce dans ce même ordre d'idées, un autre fait de révoltante inhumanité commis par les Prussiens le 24 novembre. Après le combat de Lorcy, on l'empêcha d'aller secourir un malheureux Français blessé et de lui administrer les secours de la religion.

“ Sur le milieu de la place de Lorcy, dit-il, un trompette du 7<sup>e</sup> chasseurs est tombé. Ils eurent, ces Allemands, la cruauté d'empêcher une main charitable d'aller étancher le sang de cet infortuné blessé, de lui apporter un peu d'eau pour étancher sa soif, de lui donner une parole de consolation.”

Les écrivains étrangers, ceux-là mêmes qui nous témoignaient le moins de bienveillance, comme les journalistes anglais, étaient les premiers à reconnaître que le vainqueur n'observait à l'égard de nos blessés aucune des règles prescrites par l'humanité.

Nous trouvons, notamment, à ce sujet dans le livre de M. de Freycinet sur *la Guerre de 1870*, une appréciation due à la plume d'un journaliste anglais et qu'on ne saurait trop méditer.

“ Le 8 décembre, à Beaugency, dit cet écrivain, un nombre immense d'obus tomba sur le couvent des Ursulines où était une ambulance. Le drapeau à croix rouge flottait sur l'édifice et sur les autres hôpitaux, mais aucune partie de la ville ne fut épargnée.

“ Un obus éclata dans la chambre du collègue qui était remplie de blessés. Il emporta les deux jambes d'un monsieur français, le rédacteur d'un journal religieux, qui s'était fait infirmier volontaire depuis le commencement de la guerre, et qui était occupé à soigner les blessures d'un soldat allemand qu'il avait apporté.

“ Dans une pension de jeunes filles, toutes les chambres étaient combles, de la cave au grenier, d'hommes morts ou mourant d'inanition. Quelques-uns étaient là depuis le mardi soir ; c'est maintenant samedi et pas une goutte d'eau, pas un atome de nourriture n'avait encore passé par leurs lèvres. Par un froid sibérien, ils avaient été couchés sur le parquet, leurs blessures non pansées. La puanteur était effrayante. Dans toutes les maisons, même spectacle.

“ Beaucoup d’Allemands avec la croix rouge passèrent pendant la nuit, mais *ils refusèrent de donner le moindre secours*, étant trop occupés à conduire le bétail qu’ils avaient volé dans les fermes voisines. *Le système des Prussiens*, qui est admirable pour l’enlèvement de leurs propres blessés, *fait hanqueroute complète dès qu’il s’agit des blessés de l’ennemi tombés entre leurs mains. Ils n’essayent même pas de s’en occuper.*

“ On les laisse emporter (et pas toujours encore) par des chars de la contrée, s’il y en a ; leurs blessures doivent être pansées par des chirurgiens français, s’il y en a, et ils doivent être nourris par la commune où ils se trouvent, s’il reste de la nourriture. Or, comme toute la farine, tous les chevaux, tous les chariots sont réquisitionnés par l’armée allemande, il est généralement impossible de faire quoi que ce soit pour ces malheureux.”

On voit par les déclarations de l’écrivain anglais, que les Allemands ont criblé d’obus les hôpitaux et les ambulances de Beaugency, et refusé tout secours aux blessés français recueillis dans la ville.

Rappelons, à cette occasion, qu’à Strasbourg, Soissons, Mézières, Châteaudun, Paris, que partout enfin, les Barbares du XIXe siècle ont pris les hôpitaux où flottait le drapeau de la croix rouge, comme cible de leurs canons. Qu’on n’oublie pas, non plus, le dramatique récit du maire de Châteaudun racontant comment un obus vint éclater dans l’hôpital au milieu des blessés ; qu’on se souvienne des attentats commis, au Mans contre les ambulances où un soldat fut tué dans son lit à coups de baïonnette, et l’on pourra juger de la façon dont les Allemands se comportèrent à l’égard de nos malheureux compatriotes blessés.

Camille Dezouet.

(A suivre)

# CHARLES GUERIN

ROMAN DE MŒURS CANADIENNES

---

ILLUSTRATIONS DE J.-B. LAGACÉ.

---

(Suite)

—Oh ! mais, c'est bien différent cela ! La noblesse, ou la noblaille, comme vous voudrez, s'est anglifiée pour se rendre encore plus aristocratique : ce n'est pas ainsi que je l'entends. L'anglification gagnant peu à peu la masse du peuple, le préparerait à se fondre bien vite dans le vaste océan démocratique, qui. . . .

—Halte-là ! Je n'aime pas les grandes phrases, et je n'aime pas qu'on me fonde ! La politique d'anglification en vient toujours là. Avec cela, il faut toujours être fondu. C'est une idée qui m'ennuie considérablement. Qu'en dis-tu, Guérin ?

—A présent, c'est *l'américanisation* que M. Voisin veut nous prêcher. Je t'assure que ça m'est bien égal. Mordu d'un chien ou d'une chienne. . . . Je ne suis pas pour les fusions. Les peuples comme les métaux ne se fondent pas à froid. Il faut pour cela de grandes secousses, une grande fermentation.

—Que voulez-vous y faire ? On ne vous demande pas si cela vous fera du mal ou du bien. On ne s'inquiète pas le moins au monde de vos sensations, si ça vous brûlera, ou si ça vous gèlera. On vous pose un fait : un fait, diable, que voulez-vous encore une fois ? On ne répond

pas aux faits, on ne répond pas aux chiffres. Voyons, nous sommes serrés entre l'émigration d'Angleterre et la population des États-Unis. Il n'y a pas à regimber. Si vous ne voulez pas être Anglais, soyez Yankees; si vous ne voulez pas être Yankees, soyez Anglais. Choisissez! Vous n'êtes pas un demi-million; pensez-vous être quelque chose? La France ne songe pas à vous: elle a bien de la peine à conquérir sa propre liberté...

—Oh! elle l'a glorieusement conquise! Cette année mil huit cent trente, qui vient de finir, est une grande année pour le monde! C'est l'ère de la liberté! La France libre et puissante dans l'ancien monde, pourquoi n'aiderait-elle pas, ne protégerait-elle pas une nouvelle France dans le nouveau monde?

—Voilà bien de l'enthousiasme; mais, pour cela, il faudrait d'abord que la France nous connût.

—Nous nous ferons connaître! Le premier réveil de son ancienne colonie, le premier cri de guerre, le premier coup de fusil d'une révolution attirera ici des centaines et des milliers de Français. Ne les a-t-on pas vus partout où il y a du danger et de la gloire? Pourquoi ne feraient-ils pas pour la Nouvelle-France ce qu'ils ont fait pour la Nouvelle-Angleterre?<sup>(1)</sup>

—Pourquoi? Mon Dieu, je vous le répète: ils ne nous connaissent pas. Les coups de fusil que vous tirerez ici, ils ne les entendront pas. Entendons-nous siffler à nos oreilles la flèche de l'Indien?

—Quant à cela, Voisin a raison. Il y a longtemps, pour la France, que nous sommes morts et enterrés. Nous ressusciterions qu'elle n'y croirait pas; elle ne saurait pas ce que cela voudrait dire. Il n'y a pas de peuple qui soit plus dans l'ignorance de ce qui se passe hors de chez lui que le peuple français. Un de mes amis, qui a fait ses cours à

(1) Ces idées étaient généralement celles de la jeunesse canadienne avant 1837. L'événement a donné raison aux prédictions d'Henri Voisin.

Paris, prétend qu'on n'a jamais voulu le prendre pour un Canadien, parce qu'il n'avait pas le visage tatoué. Lorsqu'il est parti, on a voulu le charger d'une lettre pour Tampico, parce que c'était sur son chemin ! Et puis les peuples qui comptent sur l'étranger pour secouer le joug, comptent toujours sans leur hôte....

—Sur quoi comptes-tu, mon pauvre Guilbault ? car tu es un révolutionnaire.

—Moi, jamais ; pour une révolution, il faut un autre état de choses que le nôtre ; je t'ai parlé d'indépendance quelquefois ; c'est bien naturel. L'indépendance, surtout quand on est garçon et qu'on n'a que vingt ans... ça flatte toujours d'y penser.

—Penses-y bien, mon vieux, tu n'en jouiras peut-être pas longtemps. T'imagines-tu que ta femme te permettra de t'habiller en *étouffe du pays* de la tête aux pieds. Il n'y a pas de demoiselle comme il faut qui ne s'évanouirait rien qu'à te voir fait comme tu es là. Ma mère et ma sœur, qui vivent à la campagne, ont pleuré toute une nuit, parce que je voulais me faire faire un gilet et des pantalons d'une étoffe qu'elles avaient faite elles-mêmes.

—C'est que je me moquerai joliment de ma femme, quand il s'agira de mon pays !

—Oui-dà ! Je voudrais bien t'y voir. Je crois que M. Guérin a trouvé l'écueil où ton patriotisme fera naufrage.

—Je ferai mes conditions.

—Il n'y a rien de plus juste ; on dira comme toi, on sera patriote tant que tu voudras. Quatre chaises de bois faites dans le pays, avec du bois du pays et de la paille du pays, on n'en demandera pas plus. Une chaumière et son cœur ! Comme c'est touchant ! Cependant, il faudra bien un piano, ne fût-ce que pour s'accompagner en chantant *A la claire fontaine*. Voilà déjà un meuble qui court bien des risques de n'être pas du pays.

—Oh ! pour cela je n'y ai pas d'objection. J'excepte tout ce qui tient aux beaux-arts.

—Bon ! voilà une fameuse brèche de faite. Les beaux-arts, ça mène loin, n'est-ce pas, M. Guérin ?

—Sans doute. Il faudra bien permettre à *madame* de faire quelques tapisseries en laine.

—C'est cela, un tabouret pour le piano.

—Oui, et il n'y aura pas moyen de ne pas faire monter cela en acajou.

—Justement, c'est si économique : les laines, le velours, l'acajou, le salaire de l'ouvrier, ne coûtent que sept ou huit fois le prix d'un tabouret en crin, que l'on achèterait tout bonnement dans la boutique d'un ébéniste.

—Mais, vous n'y pensez pas non plus ; quel progrès pour les beaux-arts !

Deux fauteuils en laine, montés en acajou, ce serait encore une grande économie et un grand progrès. Il ne faudra pas dire par exemple que les laines sont importées d'Allemagne tout assorties, et que l'acajou ne croît pas dans ce pays-ci.

—Ah ! voici où je vous prends ; mes fauteuils seront montés en *érable piqué*.

—De l'*érable piqué* ! Fi donc ! ça *tuerait* tout l'effet des dessins. Il faut quelque chose qui fasse paraître les couleurs avec plus d'avantage. Quand on veut se mêler de beaux-arts, il faut du goût, et le goût n'admet pas de compromis. Tes fauteuils seront brodés sur velours avec monture en acajou, c'est-à-dire en *mahogany* ; car les gens *comme il faut* ne parlent qu'à moitié français (et je suppose que madame Guilbault aura été bien élevée).

—A présent, il est impossible d'avoir un piano et des fauteuils, sans un sofa.

—Encore plus impossible d'avoir un sofa sans un tapis de Bruxelles....

—Fait en *Angleterre*, comme les tapis de *Turquie* et les vins de *Champagne* !

—Bref, mon cher Guilbault, te voilà *dans tes meubles* le plus patriotiquement du monde.

—Ce n'est pas tout, monsieur Voisin, vous oubliez la toilette. Croyez-vous, quand on a un salon semblable, et une femme qui s'habille en velours et en satin, que l'on porte de l'étoffe du pays? Mais, c'est impossible au superlatif!

—C'est l'impossible élevé au carré, élevé au cube; c'est l'impossible mathématique! Je te vois d'ici, man pauvre Guilbault, avec un habit de drap *extra-superfine*, un gilet de tout ce qu'il y a de moins indigène, des pantalons transatlantiques, des gants jaunes, en un mot toute la toilette que tu critiques si amèremnt chez les autres.

—Mille tonnerres! c'est vrai pourtant! Les femmes sont la ruine du pays! moralement et politiquement.

—En voilà-t-il un paradoxe!

—Comme s'il y avait des nationalités sans familles!...

—Et des familles sans femmes!

—Que diable aussi, vous êtes d'une exagération terrible tous les deux! Vous m'avez meublé et habillé comme cela, sans que je m'en sois aperçu.

—Et c'est justement cela: tu t'en apercevras encore bien moins.

—Oui, est-ce qu'on s'aperçoit de quelque chose?

—Mais à présent que j'y pense: quand on ne peut avoir le plus, on a le moins. Pourquoi toujours les gens qui vivent élégamment ne font-ils pas leur possible pour mettre à la mode les objets manufacturés dans le pays, les choses du pays?

—C'est encore vrai. Ils ne savent qu'afficher un luxe imbécile. Leur vanité est si lourde, si grossière, qu'elle n'invente rien. Dans toutes ces maisons élégantes, vous trouverez des glaces d'un prix fou; vous en verrez trois ou quatre dans le même appartement, mais je vous défie d'y trouver un seul tableau à l'huile. Nous avons des artistes; qui est-ce qui achète leurs toiles? des étrangers. Tandis que, en Europe, c'est le luxe le plus à la mode, ici on ne sait pas ce que c'est qu'un tableau de salon.

—Il y aurait bien des réformes à faire dans la société telle qu'elle est ; mais avant de la réformer, nous autres jeunes gens, il faudrait. . . .

—Voyons, il faudrait quoi ?

—Il faudrait inventer un moyen de ne pas mourir de faim. Disons tout le mal que nous voudrions de ceux qui nous ont précédés dans la vie, mais convenons qu'ils ne sont pas morts de faim. C'est un grand point.

—Oui, ils nous ont laissé cela.

—Fameuse preuve de leur habileté !

—Ou de leur égoïsme.

—Ou de leur imprévoyance.

—Ou de tous les deux à la fois.

—Ce sera la preuve de tout ce que vous voudrez, *mais c'est encore un fait*. Comment diable voulez-vous gagner votre vie avec les professions dans l'état où elles sont ? Tout le monde n'a pas le courage de faire comme le frère de monsieur, de mettre à la voile.

—Je croyais, moi, que le barreau était une excellente carrière ; vous avez dû partager cette opinion, puisque vous avez été jusqu'au bout de vos études, et que vous venez d'endosser la toge.

—Si je crois cela ? Eh ! bon Dieu, demandez à tous les autres, s'ils le croient ! Chacun sait parfaitement à quoi s'en tenir là-dessus, mais chacun se considère comme une exception. On fait force jérémiades sur l'encombrement des professions, et c'est absolument comme le sermon du curé : on applique tout aux autres, et l'on ne garde rien pour soi. Au commencement de mes études, je savais bien qu'il n'y avait guère de place à se faire, mais je pensais qu'il y en aurait toujours pour un petit *phénix* comme moi. Il y a à peu près quinze jours que je suis détrompé : si c'était à commencer, je ne sais pas au juste ce que je ferais ; mais je sais très bien ce que je ne ferais pas.

—Comment, est-il possible ? Vous n'avez pas d'espoir de vous faire une clientèle ?

—Pas d'ici à dix ans.

—Dix ans ! Vous m'effrayez.

—Oui, c'est un peu long, dix ans à vivre sans manger ! On s'y habitue difficilement, je vous assure.

—Mon cher monsieur, vous plaisantez. On gagne toujours un peu, de quoi payer sa pension et de quoi s'habiller. La profession peut bien d'ailleurs être exercée en amateur pendant quelque temps. J'aimerais assez à plaider une cause, et pour commencer je plaiderais pour rien.

—Ah ! vous croyez qu'on plaide, lorsqu'on est avocat ? C'est encore une illusion. C'est bien difficile de se procurer une affaire quelconque, mais, sur cent affaires, il n'y en a pas une qui se plaide. Vous avez bien quelquefois une espèce de discussion sur un point de forme, mais une cause à plaider tout de bon, c'est une huitième merveille du monde !

—Il y a une chose qui me console, c'est l'étude du droit. Quelle belle science, n'est-ce pas ? Quel enchaînement ? Quelle logique ! Quelle admirable analyse du bon sens de toute l'humanité !

—Certes, vous avez fait des découvertes. Vous êtes un homme impayable ! Vous étudiez le droit comme une science ? Et quel droit étudiez-vous, s'il vous plaît ? Car, l'analyse du bon sens de toute l'humanité diffère essentiellement chez les divers peuples du monde. Étudiez-vous le droit romain, le vieux droit français, le nouveau droit français, le droit anglais, si droit anglais il y a ? Nous avons de tout cela ici. Nous avons tous les codes imaginables, ce qui fait que nous n'en avons pas du tout. J'oubliais de vous parler de quinze ou seize volumes de lois provinciales (1) et de deux ou trois mille volumes de *law reports*, publiés en Angleterre et aux États-Unis. Comme ces derniers (non plus que le nouveau droit français) n'ont pas la moindre force de loi, ce sont ordinaire-

(1) Il faudrait dire aujourd'hui une quarantaine (en 1852).

ment des autorités invincibles, auxquelles la conscience des juges ne manque jamais de se rendre. A propos des juges, savez-vous que vous avez tort d'étudier ? Sérieusement, mon cher, si vous vous mettez trop de science dans la tête, la première fois que vous vous trouverez en contact avec ces messieurs, vous éprouverez un choc tel que votre raison aura de la peine à y tenir. Savez-vous que, lorsque j'ai plaidé ma première cause, pas plus tôt ni plus tard que la semaine dernière, le juge m'a cité les lois romaines, les lois d'un pays à esclaves, pour prouver qu'en Canada et au dix-neuvième siècle, un maître a le droit de battre et de fustiger son domestique tout autant que ça lui convient ? (1)

—Eh bien ; mais, c'était savant cela, j'espère !

—Il aura pu citer le code noir, tout de même.

—Vous voyez, mon cher monsieur, que vous avez tort d'étudier la profession comme une science. Il vaut mieux l'apprendre comme un métier.

—Au fait, lorsque je réfléchis sur l'immense quantité de matières dont se compose cette étude, je ne conçois pas comment, sans professeur, on peut venir à bout de distinguer ce qui s'applique au pays d'avec ce qui ne s'y applique pas.

—C'est une distinction qui ne se fait guère non plus. Il n'y a pas de jurisprudence établie. Il n'y en aura jamais.

—Qu'importe après tout, si à la longue on peut se faire une existence ? Qu'importe que tout cela soit absurde, si à la fin ça fait vivre son homme ?

—Oui, eh ! bien, vous vous trompez encore. On ne se fait pas d'existence assurée. Il n'y a rien de si fugitif que la clientèle ; elle vient à vous aujourd'hui, demain à un autre. J'ai vu de vieux avocats qui, après avoir été célèbres dans leur temps, n'avaient pas plus de causes que les jeunes. Ce sont les clients que vous servez avec

(1) Historique.

le plus de soin, qui vous abandonnent le plus volontiers. Brouillez-vous avec un de vos amis, ou exposez-vous à vous faire suspendre de vos fonctions, par excès de zèle pour un client, et vous êtes certain qu'il vous abandonnera à la première occasion. Puis, vous n'avez aucune idée des intrigants que fait naître l'encombrement de la profession. Dans le bon vieux temps, un avocat de renom pouvait jeter ses clients par la fenêtre, ils rentraient par la porte. Aujourd'hui les vieux avocats craignent tant la concurrence des jeunes, qu'ils plaident presque pour rien ; et les jeunes sont obligés d'acheter des causes. Si cela continue, le métier de client vaudra beaucoup mieux que celui de procureur.

—Vraiment, vous me découragez. Vous m'enlevez une à une toutes mes illusions. Je n'avais pourtant pas besoin de cela. Tu sais, Guilbault, que je n'ai passé mon brevet chez mon Dumont qu'avec une extrême répugnance. Quand vous êtes entrés, il y a un instant, j'avais commencé à étudier les *Lois civiles* de Domat ; mais, quoique cette lecture soit plus supportable que celle des autres légistes, je n'avais pu y tenir longtemps. Que sera-ce donc après ce que monsieur vient de me dire ? Je vais manquer de courage tout à fait.

—Et à quoi bon, je t'en prie, manquer de courage ? Est-ce que tu ne vois pas que notre ami Voison a la berlue ? Il voit tout en noir. T'imagines-tu que vous m'avez découragé avec vos plaisanteries sur mon patriotisme ? Vous m'avez prouvé qu'à la rigueur, on ne pouvait pas se servir uniquement d'objets manufacturés dans le pays. Ça n'est pas une raison pour ne pas employer ce que l'on peut employer. Voilà comme sont les gens en politique. Parce que leur parti ne réussit pas du premier coup, ils ne veulent plus rien faire.

—Et où penses-tu que tout ce qui se fait en vienne, quand je te dis que nous n'avons pas de pays : qu'as-tu à répondre ?

—Qu'il faut s'en faire un ! Crois-tu donc qu'il n'y a pas quelque chose de providentiel dans le développement prodigieux de notre population ? Quand nos pères sont devenus sujets anglais, quand ils ont brûlé leur dernière cartouche pour la France qui les a trahis, eux, leurs femmes et leurs enfants, ils ne formaient pas quatre-vingt mille âmes : à l'heure présente, nous sommes cinq cent mille ! (1) Un homme qui serait né alors pourrait vivre aujourd'hui ; il n'y aurait pas de miracle. Durant le cours de sa vie, il aurait vu quintupler le nombre de ses concitoyens. Pourtant, il n'y a rien eu pour nous favoriser, n'est-ce pas ? Pensez-vous qu'une nationalité aussi vivace se détruise dans un jour ?

Une fois revenu à ce thème de prédilection, Jean Guibault s'y livra sans réserve ; il passa en revue tous les événements politiques depuis la conquête ; il exposa les raisons qui lui faisaient croire à un avenir national plus prospère, et il insista surtout sur l'exclusion du luxe, et la protection à donner à l'industrie locale, idée qui, selon nous, en vaut bien une autre. Pressé par ses amis, dont l'un surtout ne voyait de salut possible que dans l'*américanisation*, il leur expliqua comment, tout patriote ardent qu'il était, il voulait laisser accroître et décupler notre population, il voulait laisser faire son éducation et politique et matérielle, avant de la mettre en contact avec les millions d'Anglo-Saxons qui peuplent les États-Unis. Une vive discussion s'engagea entre nos *trois hommes d'État*, et à travers des objections sans nombre, les élans patriotiques des jeunes amis allèrent souvent au delà des bornes de la simple prudence. Mais c'était sans aucun danger immédiat, et l'ordre de choses d'alors, qui ne valait guère mieux que celui d'aujourd'hui, ne fut pas le moins du monde ébranlé par cette lutte à huis clos.

(1) Voyez la note A, à la fin du volume.

La conversation dont nous n'avons pour bien dire reproduit que le prélude, se prolongea si tard que notre héros fut obligé de sortir pour demander à son hôtesse un bout de chandelle, que celle-ci ne lui donna qu'en grommelant. Cette circonstance fit soupçonner à M. Voisin qu'il était temps de se retirer ; et, en partant, il invita Charles à le visiter souvent et *sans cérémonie*.

## V

## LOUISE ET CLORINDE.



LE lendemain, Charles reçut la lettre suivante, qui était bien la vingtième d'une correspondance très active entre lui et sa jeune sœur.

R...16 janvier 1831.

“ Mon bon Charles,

“ Je t'écris encore aujourd'hui, puisque tu veux que je t'écrive toutes les semaines. Je t'assure que c'est une tâche bien douce, et, quoique je t'aie écrit la semaine dernière, il me semble qu'il y a un mois. Ta dernière lettre était bien courte, tu dois avoir bien du temps à toi, et tu vas peut-être me gronder, mais on dirait que tu me négliges.

“ Depuis ma dernière lettre, il s'est passé une chose qui nous a bien surpris et qui va beaucoup te surprendre.

Dimanche dernier, M. Wagnaër et mademoiselle Clorinde sont venus nous faire visite. Tu peux croire si j'étais embarrassée. Maman déteste tant ces gens-là ! Mais cette pauvre demoiselle a l'air si bonne et elle voulait tant se rendre aimable, que maman a fait bonne mine à son père par considération pour elle.

“ Depuis la fois qu'il a demandé notre mère en mariage, M. Wagnaër, comme tu sais, n'avait pas mis les pieds dans la maison. On ne sait pas du tout ce que veut dire cette visite. Je pense que c'était seulement pour faire connaissance avec moi que Clorinde aura décidé son père à venir nous voir. Il n'y a que nous deux de jeunes filles de notre âge ici, et, comme elle me l'a dit, ce serait bien triste, si nous n'étions pas amies. Si tu savais comme elle est bonne pour moi, comme nous nous aimons déjà ! Elle m'a emmenée souper et passer la soirée chez elle, bien malgré maman. Elle a fait de la musique pour moi toute la soirée, justement comme elle aurait fait pour un *cavalier*. Elle m'a donné de belles fleurs qui poussent dans une serre, et elle m'a prêté de jolis petits livres ; mais maman ne veut pas que je les lise. Elle les a mis dans une armoire, et elle me les donnera dans quelque temps pour que je les rende à Clorinde tout de suite. Cela s'appelle “ les Lettres à Sophie.” Maman dit que c'est bien mauvais, et que Clorinde est bien malheureuse d'avoir un père qui ne prend pas garde à ce qu'elle peut lire.

“ Maman ne veut pas croire que ce soit seulement pour faire une amie, que Clorinde me fait toutes ces amitiés-là. Elle dit que M. Wagnaër n'a pas fait une démarche comme celle-là sans avoir d'autres intentions. Depuis cette visite de M. Wagnaër et de sa fille, cette pauvre mère n'a pas fermé l'œil des nuits. Il faut que ce soit des gens bien terribles, puisque leurs caresses font tant de peur !

“ Depuis le départ de Pierre, cette pauvre maman a

peur de tout. Chaque fois qu'elle reçoit une lettre de toi, elle l'ouvre en tremblant. Elle a fait écrire, par M. de Lamilletière, en Angleterre et en France, pour avoir des nouvelles de notre frère. Heureusement personne ne lui a parlé du vaisseau qui a fait naufrage la nuit où tu nous a apporté cette mauvaise nouvelle. J'ai eu toute la peine du monde à faire taire les domestiques, et, chaque fois qu'il vient quelqu'un du voisinage à la maison, je reste là ; je me place toujours de manière à ce que maman ne me voie pas le visage, et quand ils viennent pour parler de cela, je leur fais des signes... des signes. Ce qui me console un peu, c'est qu'il paraît que la plus grande partie de l'équipage était descendue dans les chaloupes ; ils ont rejoint un autre navire, un peu plus bas. On n'a trouvé que trois noyés. Ils avaient l'air d'être plus vieux que mon oncle Charlot ; de sorte que j'ai moins d'inquiétude.

“ Clorinde m'a beaucoup rassurée ; elle dit qu'elle a parlé de cela avec son père ; il lui a dit que notre frère ne pouvait pas être dans le *Royal-George* ; car ce vaisseau était prêt à partir et avait son équipage complet, longtemps avant que mon frère soit parti. J'ai trouvé Clorinde bien bonne d'avoir pris ces informations. Nous n'avons fait que parler de Pierre et de toi toute la soirée. Elle m'a dit tous ses secrets, et, si vous autres hommes vous n'étiez pas si babillards, je te conterais bien une curieuse chose qu'elle m'a dite... mais, après tout, tu vas faire un prêtre ou un avocat ; dans ces états, il faut de la discrétion. Voyons, j'espère au moins que tu n'en diras rien à personne.

“ M. Wagnaër est un drôle d'homme. Il ne parle presque jamais à sa fille ; il lui laisse faire tout ce qu'elle veut tandis qu'elle est fille ; mais il lui a bien défendu d'aimer personne, parce qu'il veut la marier lui-même. Il a fait comme un marché avec elle : elle fera tout ce

qu'elle voudra, excepté le jour où son père viendra lui apprendre qu'il va la marier. Seulement le secret qu'elle m'a dit, et qu'elle a surpris à son père, c'est qu'on ne la mariera qu'avec un avocat. C'est ce grand imbécile de Guillot, le commis, qui a dit cela à quelqu'un qui l'a répété à Clorinde. Nous avons bien cherché pour trouver la raison de cela. Toi qui es plus savant que nous, tu pourrais peut-être bien me la dire. Un seigneur, comme Jules de Lamilletière par exemple, un officier ou un docteur, c'est bien autant qu'un avocat ? Encore s'il y avait quelqu'un que M. Wagnaër serait décidé à faire son gendre, mais tout ce qu'il y a de décidé, et bien décidé, c'est que Clorinde ne sera pas mariée à un autre qu'à un avocat. Dis-moi donc, sérieusement, est-ce qu'il y a des jeunes filles qui ne peuvent se marier qu'avec des hommes d'une certaine profession ? Et si c'est de même, de quoi cela dépend-il ? Tu vas encore dire, comme de coutume, que je suis trop curieuse.

“ Clorinde et moi, nous avons beaucoup parlé de toi. Elle m'a montré dans un livre de prières, une figure de jeune homme assis dans une barque avec un luth dans une main. Elle trouve qu'il te ressemble. Il faut qu'elle n'ait pas de préjugés contre nous autres, car je t'assure que ce jeune homme est beaucoup plus beau que toi.

“ Tu sais qu'elle a passé une partie de l'hiver à Québec, chez la mère de cette demoiselle qui était ici l'automne dernier, et qui se promenait si souvent dans la voiture de M. Wagnaër. Elle m'a montré les pas de plusieurs jolies danses qu'elle a apprises chez cette demoiselle. Elle dit que maman a tort de ne pas me faire montrer la danse ; moi je trouve que maman a bien raison ; à quoi cela me servirait-il ici ? Maman ne veut pas que j'aille aux noces chez les *habitants*, et, à part de cela, il n'y a pas d'occasion de sortir.

“ Clorinde est bien mondaine ; je crains beaucoup

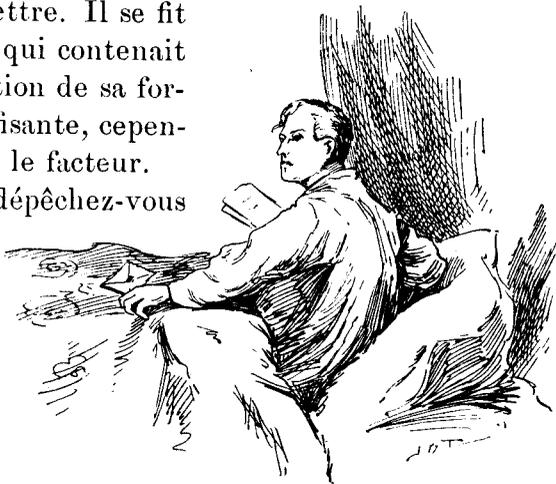
pour son salut. Ce serait bien dommage qu'elle ne fût pas sauvée, une si jolie fille, et qui a l'air si bonne ! Maman dit que, si je la voyais souvent, elle me perdrait. Elle doit venir me chercher demain pour me promener avec elle ; je ne sais pas si maman voudra. Il me semble depuis que je la connais que je la trouve plus belle qu'avant. Elle est bien brune, mais elle a une si belle taille et de si beaux yeux noirs ! Elle m'a dit en riant qu'elle paraissait une négresse près de moi ; mais ça n'empêche pas que je voudrais bien avoir sa taille.

“ Pardonne-moi, mon bon Charles, si je t'écris toutes ces folies de petite fille qui ne doivent pas t'amuser du tout ; mais si je te voyais, je te les conteraï, et quand je t'écris, c'est absolument comme si je t'avais ici, non plus sous le vieil orme, puisqu'il est tombé, mais au bord de l'eau, comme la veille du jour où Pierre est parti avec toi, pour ne plus revenir.

“ TA PETITE LOUISE.”

Charles était encore au lit, lorsque son hôte vint lui remettre cette lettre. Il se fit donner son gilet qui contenait une notable portion de sa fortune, à peine suffisante, cependant, pour payer le facteur.

— Ah ça ! dépêchez-vous donc, mon bon monsieur ; vous n'êtes pas *smart* ce matin. Le garçon de la *poste-office* attend. Il n'a



qu'un *penny* de profit sur chaque lettre, et s'il lui fallait attendre partout aussi longtemps, ça lui ferait un mauvais *bargain*....

—Ce M. Voisin, qui dit qu'il faut anglifier la société par le haut, ne voilà-t-il pas que ça s'anglifie par le bas ? Le jour où les deux bouts se rejoindront, notre nationalité sera flambée !

—Pauvre jeune homme ! il rêve encore, dit l'ouvrier en se retirant. Heureusement qu'il est venu à bout de trouver les *nine pence* pour sa lettre. Ça dort-il un peu cette jeunesse-là ! On voit bien que ça vous a son pain gagné et que c'est pour *rouler avec les gros*.

A dire le vrai, le brave homme avait bien le droit de se scandaliser. Il était près de neuf heures du matin, et lui, pauvre diable, était debout et travaillait depuis quatre heures. Rien ne choque tant les pauvres gens que l'oisiveté des riches ou de ceux qu'ils croient riches.

Deux causes avaient contribué à retenir l'étudiant au lit plus tard que d'ordinaire : d'abord un froid assez vif qui recouvrait l'intérieur des vitres de la lucarne d'une épaisse couche de givre aux arborescences capricieuses, aux charmantes arabesques, illuminées et colorées par les rayons du soleil ; puis les souvenirs de la conversation de la veille, les conjectures, les projets, les rêves qui naissaient de ces réminiscences matinales, auxquelles on a quelquefois tant de peine à s'arracher. Fortement alarmé sur son avenir par les décourageantes paroles de M. Henri Voisin, il délibérait très sérieusement s'il n'allait pas quitter l'étude de M. Dumont, et entrer au *grand séminaire*.

Il y avait cela de peu édifiant dans ses velléités religieuses, qu'elles ne lui revenaient jamais si fréquemment que lorsqu'il se dégoûtait ou se désespérait. Ne vous imaginez point cependant que sa dévotion ne fût point sincère, qu'il regardât sérieusement l'état ecclésiastique comme un pis aller ; mais c'est que l'homme est ainsi fait, que ses déterminations les plus vraies, ses affections les plus saines dépendent à son insu des prédispositions de son esprit. Charles se croyait plein d'un zèle évangélique,

lorsqu'il n'éprouvait pas autre chose qu'un vague enthousiasme, qui ne l'aurait pas soutenu bien loin contre les fatigues et les périls d'une mission, ou l'ennui d'un séminaire ou d'une cure. Il se croyait pénétré d'un goût bien ascétique pour la retraite, lorsqu'il ne ressentait qu'un dégoût passager, ou un penchant secret vers une capricieuse oiseveté. Le matin dont nous parlons, son imagination l'avait déjà installé dans une des modestes chambres du séminaire de Québec, au-dessus du beau jardin qui appartient à cette maison ; il se voyait figurant dans les cérémonies religieuses, revêtu d'un blanc surplis, au milieu de l'encens et des fleurs ; il se voyait régent d'une classe ; il changeait la méthode d'enseignement suivie jusqu'alors ; il débitait à ses élèves les plus savantes leçons sur la littérature et sur l'économie politique ; en un mot, il bâtissait mille projets d'innovations et de perfectionnement, et il ne négligeait aucun détail, absolument comme s'il se fût déjà vu à l'œuvre.

Il en était là de sa vision quand on lui apporta la lettre de Louise ; la brusque apparition de son hôte lui rappela qu'au grand séminaire on ne lui permettrait pas de méditer aussi à son aise chaque matin, vu surtout qu'il y a là une certaine cloche qui réveille son monde un peu avant cinq heures et qui ne cesse ensuite de vous tourmenter jusqu'à l'heure du coucher. Cette réflexion changea un peu le cours de ses idées ; et la lettre elle-même acheva de séculariser son imagination.

Pierre-J.-Q. Chauveau.

(A suivre)

## CHRONIQUE DU MOIS

---

**M**ARK Twain a dit un jour qu'on ne peut juger par la grosseur d'une grenouille à quelle distance elle sautera. Il serait également téméraire de croire que le nombre et l'importance des événements qu'un mois peut contenir, sont proportionnés au nombre de ses jours. Ainsi, en février, nous voyions les États de l'Europe s'armer en guerre, des projets d'alliances internationales, l'Espagne menacée de destruction à la suite de la catastrophe du "Maine," les puissances européennes déclarant qu'elles la soutiendraient pour résister au pan-américanisme, des rumeurs de conflit entre la France et l'Angleterre. Enfin la marine suisse se préparait à augmenter le nombre de ses vaisseaux, la cavalerie vénitienne faisait des parades forcées, et, chose encore plus extraordinaire, on songeait sérieusement à introduire dans les armées de la grande République américaine deux éléments qui y étaient jusqu'alors inconnus, le sous-officier et le simple soldat.

De toutes ces fanfares militaires on n'entend guère, ce mois-ci, que les échos. Cette accalmie va-t-elle durer ? M. Tanner, député irlandais à la chambre des communes anglaises, a, sur un vote d'expulsion, quitté la salle en criant : "J'espère que vous allez être battus par les Français !" Y a-t-il quelque chose de sérieux dans tous ces conflits anticipés ? C'est ce que le mois prochain dira. En attendant, les stocks se portent fort mal, et les actions de bourse diminuent généralement.

\* \* \*

La victoire remportée dans le comté de Russell par le candidat libéral, victoire qu'il était impossible de ne pas prévoir, a raffermi le gouvernement Hardy, qui aurait pu difficilement supporter une défaite de plus. Avec une opposition aussi forte et aussi nombreuse, la province d'Ontario peut être sûre d'être bien gouvernée, car ses ministres savent bien qu'ils ne pourraient se rendre impunément coupables de mauvaise administration. La crainte, même quand ce n'est pas celle du Seigneur, est toujours le commencement de la sagesse.

Il y a tout lieu d'espérer qu'en cette circonstance le gouvernement d'Ontario se souviendra qu'il doit ce précieux renfort à l'élément canadien-français, et saura rendre justice à nos compatriotes.

\* \* \*

La députation canadienne-française à la chambre des communes vient de perdre un de ses membres les plus valeureux, M. Flavien Dupont, député de Bagot. M. Dupont est mort dans la force de l'âge, à la suite de blessures reçues dans un accident de chemin de fer. Il y a six ans à peine, M. Dessaint, député de Kamouraska, mourait aussi à la suite d'une semblable catastrophe. On peut vraiment se demander avec le poète :

Le ciel de ses élus devient-il envieux,  
Ou faut-il croire, hélas ! ce que disaient nos pères,  
Que lorsque l'on meurt jeune, on est aimé des dieux ?

Sir Wilfrid Laurier, du côté de la droite, sir Charles Tupper et sir Adolphe Caron, du côté de l'opposition, ont fait les plus beaux éloges de leur collègue défunt. Au sénat et dans les cercles politiques des deux partis, la mort de M. Dupont a été l'objet des mêmes regrets et du même tribut d'admiration. Et certes, peu d'hommes publics ont fourni une carrière plus honorable et plus au-

dessus de reproche, que l'ancien député de Bagot. A l'honnêteté la plus absolue, à la droiture la plus parfaite, se joignaient chez lui une grande connaissance des affaires et un remarquable talent d'orateur. Comme tribun, il n'avait pas son supérieur devant les électeurs des campagnes. Son dévouement à ses électeurs, le soin qu'il apportait à étudier les questions politiques, lui ont valu, à la suite d'une première victoire, d'être sans interruption réélu par acclamation.

En franchissant le seuil du parlement d'Ottawa, en 1882, M. Dupont s'était promis de toujours parler le français à la chambre des communes. Alphonse Lusignan a raconté à ce sujet une anecdote qu'il comparait à l'entrevue historique de MacMahon et du soldat nègre.

Cette persistance du député de Bagot à ne se servir que de la langue française en parlement, avait ému quelques députés ultra-anglais, qui s'en plaignirent à sir John MacDonald. Le chef conservateur, cédant à ces sollicitations, aborda un jour M. Dupont dans la rue, et lui dit :

—C'est vous le député qui parle toujours français ?

—Oui, sir John, répondit simplement M. Dupont.

Sir John regarda longtemps cette figure honnête et résolue, exempte de pose et de forfanterie, et après quelque hésitation, répondit en souriant :

—Eh bien !... continuez.

Il continua, en effet, mais n'en fut pas moins écouté ; car on savait que son unique préoccupation était de traiter les questions à fond, mais avec le moins de mots possible.

\* \* \*

La session actuelle du parlement nous donnera probablement une loi sur la faillite. Un projet à cet effet a été présenté par M. Fortin, député de Laval, avocat distingué et d'une grande expérience dans ces sortes d'affaires.

Il est encore trop tôt pour discuter la valeur du travail

soumis, que les profanes ne connaissent encore qu'imparfaitement, mais il est certain qu'une mesure de ce genre s'imposait depuis longtemps, et que si ses clauses ne peuvent être trop soigneusement discutées, son adoption ne peut, non plus, être trop rapide.

\* \* \*

“ Qui a bon voisin a bon matin, ” dit le proverbe.

Le voisinage des États-Unis aura du moins pour effet de procurer aux Montréalais, durant le cours du mois prochain, quelques bonnes soirées, pendant lesquelles M. René Doumic portera la parole.

Il est inutile de dire ici que M. Doumic est actuellement l'un des princes de la critique en France. Le fait d'avoir été appelé par M. Brunetière à remplir le poste de critique pour la *Revue des Deux Mondes* doit être une preuve suffisante, pourvu que l'on veuille bien admettre que M. Brunetière est, en ces matières, un juge compétent.

C'est l'Université Laval qui a invité cette année M. Doumic, comme elle avait invité, l'an dernier, M. Brunetière. Il n'y a pas lieu de craindre que l'éminent critique ne se sente dépaysé par ce milieu religieux, puisque M. Doumic donne régulièrement des conférences dans un grand nombre d'écoles catholiques et de couvents de Paris. Ces conférences sont suivies non seulement par les élèves, mais aussi par leurs parents et les amis de l'institution..., pourvu qu'ils aient atteint l'âge canonique. J'ai même failli, l'année dernière, avoir le plaisir d'entendre l'éminent conférencier dans un couvent que fréquentait une de nos compatriotes, mais la règle des couvents a des rigueurs à nulle autre pareilles, et l'on n'y fait point d'exception pour des auditeurs d'outre-mer. J'en serai quitte pour me dédommager, cette année, en entendant M. Doumic dans ma ville natale. C'est un de ces cas où la montagne vient à Mahomet.

Du reste, M. Doumic est, en critique, de l'école accommodante à laquelle appartiennent aujourd'hui la plupart des écrivains qui arrivent, ou veulent arriver. Il convient qu'il est des vivants qu'il faut qu'on épargne, et même des morts qu'on doit se garder de tuer. Nous pouvons prévoir dès maintenant que la critique de M. Doumic sera élégante, correcte, et surtout à l'eau de rose. C'est le système qu'il préconise dans ses livres.

M. Doumic nous parlera des poètes français : les grands d'abord : Lamartine, Victor Hugo, Musset, Alfred de Vigny, puis de ceux qui les ont suivis : Théophile Gautier, Banville, Leconte de Lisle, etc. Pour ceux qui, comme moi,

Aiment surtout les vers, cette langue immortelle,

la semaine du 11 au 17 avril sera la grande semaine du mois.

\* \* \*

J'ai mentionné incidemment le nom de M. Brunet ère. Il m'est impossible, en terminant, de ne pas dire un mot de l'admirable panégyrique du catholicisme qu'a fait dernièrement l'éminent écrivain, et dont le *Correspondant* reproduit les principaux passages. Ce retour à la foi primitive, suivant de si près la conversion de J.-K. Huysmans, est consolant pour ceux qui aiment sincèrement la France et sa littérature.

Ed. Fabre-Surveyer.



## A TRAVERS LES LIVRES ET LES REVUES

---

Le protestantisme contemporain se flatte volontiers d'avoir introduit dans le monde les idées de tolérance. Historiquement rien n'est plus contraire à la vérité. Après avoir violemment revendiqué la liberté pour lui-même, le protestantisme l'a invariablement refusée aux autres, partout où il a été le maître. Pour reconnaître la justesse de cette assertion nous n'avons pas à sortir de notre pays : ce qui se passe au Manitoba nous en offre un exemple frappant.

Le P. J. Burnichon, dans les **Études** du 20 février, nous en donne un exemple encore plus remarquable dans un article intitulé : *Un jubilé oublié*. Ce jubilé est celui de la persécution inaugurée à Genève, il y a vingt-cinq ans, contre les catholiques de cette ville de la Suisse qui se targue volontiers d'être la terre classique de la liberté. Il est très curieux d'étudier, à la suite de ce bon père, comment ces excellents protestants pratiquèrent cette liberté à l'égard de leurs concitoyens catholiques. La spoliation et la confiscation sans forme de jugement, l'expulsion du domicile, la prison, le bannissement *manu militari*, les églises prises d'assaut par la milice régulière et profanées sans la protection des baïonnettes, les vexations et les violences de toute sorte qu'on ne prenait pas toujours la peine de voiler du masque de la légalité, tels furent les moyens d'action mis en œuvre par le gouvernement d'un pays libre pour contraindre une moitié de la population à se plier à ses vues schismatiques. Il n'a manqué à cette persécution que la hache du bourreau, laquelle, comme on l'a dit, n'est plus dans les mœurs.

Au milieu de ce sombre tableau il est consolant de voir rayonner la belle figure de Mgr Mermillod, qui est assurément l'une des figures les plus sympathiques de l'épiscopat dans la seconde moitié du dix-neuvième siècle.

---

**Discours et Conférences**, par T. CHAPAIS. Volume de 340 pages in-8°. Prix, \$1.00, chez L.-J. Demers et frère, 30, rue de la Fabrique, Québec.

Dans la courte préface de son livre, M. Chapais exprime la crainte que l'on n'attribue à l'amour-propre le fait de publier les discours et conférences dont se compose ce volume, et s'excuse en disant : " Lorsqu'on parle de la patrie, de ses épreuves, de ses gloires, des enseignements qui se dégagent de ses annales, lorsqu'on s'efforce de mettre en lumière de grandes figures historiques, lorsqu'on essaie d'entraîner les intelligences au culte du vrai dans l'histoire et du beau dans les lettres..... il me semble qu'on ne fait pas œuvre..... inutile." Nous qui sommes désintéressés, nous lui dirons qu'il a été bien inspiré le jour où il a cédé à ce noble sentiment et nous a conservé ces pages toutes vibrantes du plus pur patriotisme exprimé dans un langage de choix. Ce volume restera une des plus belles perles de la littérature canadienne, dont M. Chapais a si bien retracé les origines, dans une de ces conférences. C'est avec un légitime orgueil que nous pourrons présenter ce livre à nos frères de la " douce France," en leur disant : voyez comme nous vous suivons de près dans l'art de bien dire et bien écrire dans notre belle langue.

---

M. Tardivel, dans la **VÉRITÉ** du 19 mars, résume le beau discours que notre honorable collaborateur M. le sénateur Bernier a prononcé, au sénat, au cours du débat sur l'adresse en réponse au discours du trône. Avec la loyauté qui le caractérise, il oublie la discussion qu'il vient de soutenir contre M. Bernier, pour louer sans réserve la manière énergique et modérée tout à la fois, avec laquelle l'honorable sénateur avertit nos persécuteurs que nous ne cessons de réclamer tant que pleine et entière justice ne sera pas rendue à nos compatriotes du Manitoba.

---

Nous empruntons au **Correspondant** du 25 janvier dernier, une page de cet article d'un intérêt si captivant, qui, sous le titre de *les Œuvres et les hommes*, vient chaque mois empoigner notre attention. Elle nous donne un échantillon de l'enseignement que l'on peut attendre des écoles neutres et sans Dieu.

" Je ne sais pas, dit l'auteur, ce que le professeur chargé du cours d'histoire des religions au Collège de France enseigne actuellement à la jeunesse ; le temps m'a fait défaut pour aller y voir. Mais en me défiant de leçons justement suspectes, je sais ce qu'enseigne à l'École pratique des Hautes Etudes un autre professeur, M. Jules Soury, adjoint même à la direction de l'École. Le hasard, cette providence des fureteurs, m'a fait, il y a peu de jours, tomber sous la main une lettre caractéristique de ce personnage, renommé d'ailleurs pour ses négations hardies. Le document n'est pas vieux ; il porte la date du 4 octobre 1895, et il expose des idées telles qu'on peut le donner comme l'échantillon le plus curieux et le plus extraordinaire de ce que nos maîtres du jour osent appeler " l'enseignement neutre".—Qu'on en juge :

" Mon cher Confrère,

" Quoique la chaire de l'histoire des religions, au Collège de France, ait été créée pour moi, par Gambetta et par Paul Bert, en 1880, voilà plus de quinze ans que je suis étranger à ce genre d'études ; je ne saurais y revenir. Ce n'est pas que ces études ne me paraissent toujours dignes de l'effort dont témoignent les livres que j'ai écrits sur la matière. L'histoire des religions peut être aussi intéressante que celle de la médecine ou de l'astrologie.

" Quant aux religions, ou à la religion, en soi, c'est une pâture qu'il faut laisser aux imbéciles, c'est-à-dire aux quatre-vingt-dix-neuf centièmes de l'humaine engeance.

" Il suffit d'être intelligent pour être athée.

" Je vous prie d'agréer, monsieur, l'hommage de mes meilleurs sentiments de confraternité.

" JULES SOURY.

" Vous pouvez faire de cette lettre l'usage que vous jugerez convenable, mais à la condition de la publier *in extenso*, résolument. "

On pourrait croire à une invention artificieuse, à un décalquage machiavélique, comme dans l'affaire Dreyfus, si nous ne tenions l'autographe même à la disposition des incroyables.

Cette lettre n'est-elle pas phénoménale ? Peut-on comprendre que, dans le pays de Corneille, de Descartes, de Bossuet, de Pascal, de Chateaubriand, de Lamartine, un homme ait osé écrire : " Il suffit d'être intelligent pour être athée " ? Et quel orgueil insolent, ou plutôt quelle démenée incommensurable ne faut-il pas pour traiter d'imbéciles, avec cette désinvolture, les quatre-vingt-dix-neuf centièmes de l'humanité !

Combien je préfère M. Legouvé,—encore un imbécile !—commentant, il y a quelques jours, dans un bel article du *Temps*, le *Crucifix*, de Lamartine ! Quel accent et quelle grandeur !

" Lamartine, dit M. Legouvé, s'y élève de strophe en strophe à une des plus sublimes compositions poétiques qu'ait créées le génie humain. L'histoire de ce Crucifix, de ce pieux symbole dégagé des mains inanimées qui l'ont pressé pour être remis à ceux qui survivent et qui pleurent, devient l'histoire du Christ lui-même. Passant de main en main, légué de siècle en siècle, de race en race, il nous représente, dans sa marche, l'éternel consolateur, l'éternel bienfaiteur, l'éternel conseiller, et nous conduit, à travers les âges, jusqu'au jour

" OÙ, des cieux perçant la voûte sombre,  
Une voix, dans le ciel, les appelant sept fois,  
Ensemble éveillera ceux qui dorment à l'ombre  
De l'éternelle croix."

Ne trouvez-vous pas plus de dignité, plus de force, comme aussi plus d'espérance, dans ces croyances et dans ces aspirations que dans la philosophie, aussi bête que destructive, du directeur de l'École des Hautes Etudes ?

A. L.